L'Initiation



Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS

70me VOLUME. — 20me ANNEE

SOMMAIRE DU N° 6 (Mars 1906)

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé 5, rue de Savoie, à Paris-VIe. Téléphone — 818-50

Tout ce qui concerne l'Administration :
ABONNEMENTS, VENTE AU NUMÉRO, ANNONCES
doit être adressé à la

LIBRAIRIE INITIATIQUE

PARIS — 23, Rue Saint-Merri, 23 — PARIS

Le Numéro : UN FRANC. — Un An : DIX FRANCS

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'*un même ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une Synthèse unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

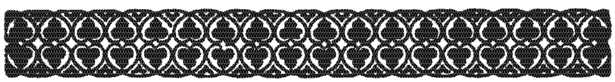
La première partie (*Exotérique*) expose aux lectrices ces questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

L'*Initiation* paraît régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà quatorze années d'existence. — Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)



PARTIE EXOTÉRIQUE

Les Miroirs magiques

Nous pouvons donc donner la définition suivante du miroir magique. C'est un instrument de culture des sens astraux, un condensateur de la lumière astrale; il joue à peu près le même rôle que l'objet dans la clairvoyance psychométrique et met le chercheur sincère à même de débuter dans la voie qu'il continua de suivre et qui lui permettra de conquérir peu à peu la part de vérité qu'il lui est donné d'atteindre ici-bas.

DESCRIPTION ET CONSTRUCTION DES PRINCIPAUX MIROIRS MAGIQUES

La meilleure manière de classer les miroirs magiques est de se baser sur les tempéraments et sur les influences planétaires. Si Saturne domine sur un tempérament, on prendra des plantes dominées par cette planète, par exemple du pavot, qu'on fera brûler, qu'on mélangera avec du vernis et qu'on étendra sur

une plaque de verre. Ainsi pour les autres tempéraments. Disons aussi que les miroirs noirs seront saturniens, les miroirs de verre ou les cristaux seront lunaires, et les sphères ou portions de sphères métalliques solaires. Les premiers réussissent mieux aux hommes, les seconds aux femmes, les troisièmes aux enfants. Voici maintenant, d'après Cahagnet (1), la description et la façon de construire les principaux miroirs magiques connus.

MIROIR THÉURGIQUE

Ce miroir se compose d'un globe de cristal rempli d'eau très claire ; on le place sur une table recouverte d'un drap blanc, et on l'entoure de trois bougies allumées placées en triangle. Ensuite on fait agenouiller un enfant de 8 à 12 ans et on lui recommande de regarder au centre du miroir. On place la main droite sur la tête de l'enfant en disant : « Dieu permet à l'ange chargé de cet enfant de lui montrer ce que tu veux qu'elle puisse découvrir. » Au bout de quelques minutes, si le résultat est bon, l'ange apparaîtra, et on pourra lui adresser des questions auxquelles il répondra, symboliquement ou par l'écriture. Ce miroir est très élevé et très pur.

MIROIR DES SORCIERS

L'action de ce miroir est le résultat d'un appel soit à l'esprit familier du sorcier, soit à un esprit de la na-

(1) *Magie magnétique.*

ture. Elle peut aussi être due à un dédoublement psychique de l'opérateur lui-même ; on emploie, pour son usage, les conjurations tronquées usitées parmi les inconscients du sentier de gauche. Il se compose soit d'un morceau de glace brisé et consacré, soit d'un baquet rempli d'eau magnétisée. Dans le premier cas, on place la personne qui veut voir de façon à ce qu'aucun objet physique ne vienne se refléter dans la glace ; dans le second, on la fait agenouiller et pencher la tête sur la surface de l'eau. Je n'ai pas besoin d'ajouter que ce miroir est à rejeter complètement.

MIROIR DE DU POTET

Cet homme vénérable et sage se servait pour les expériences de magie magnétique d'un cercle d'environ dix centimètres de diamètre, tracé sur le sol même de sa chambre à l'aide d'un morceau de charbon de bois. Il priait alors les personnes qui désiraient essayer, de se placer à quelques pas du cercle et de regarder fixement à son centre. Les occultistes qui connaissent les propriétés occultes du charbon et sa puissance pour retenir et condenser l'astral comprendront facilement le pourquoi de ce procédé.

Notons à ce sujet l'attirance que le charbon exerce sur les animaux nerveux et les jeunes enfants.

Du Potet avait aussi construit un miroir composé d'une feuille de carton de forme ovale. Il collait d'un côté une mince feuille d'étain et de l'autre du drap noir. Il magnétisait fortement le miroir et, pour s'en servir, le tenait dans la main droite, les doigts entou-

rant les côtés, et le présentait d'un côté ou de l'autre à environ 30 centimètres du nez de la personne qui expérimentait. Dix minutes de fixation suffisaient souvent.

MIROIR DE SWEDENBORG

Pour construire ce miroir, prenez une certaine quantité de plomb en poudre très fine, mélangez-la avec une quantité d'huile d'olive suffisante pour former une sorte de pâte, placez cette préparation sur un feu doux. Chauffez légèrement une plaque de verre pour éviter une trop brusque transition, et versez doucement la mixture en remuant le verre d'un côté et d'autre pour que toute la surface soit enduite de plomb. Si la pâte est trop claire, répandez de la poudre de plomb, jusqu'à ce que l'amalgame soit plus compact. On encadre le miroir ainsi préparé, et pour s'en servir on le place à un endroit où il ne peut rien refléter. Si on emploie un sujet, on le place derrière lui, et pendant qu'il regarde on le fixe à la nuque avec l'intention de le magnétiser, de l'illuminer; on peut aussi y joindre une prière à l'ange de l'enfant.

(*A suivre.*) PHANEG.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Cette partie est ouverte aux écrivains de toute Ecole, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.

Histoire de la Religion suivant les incrédules

Il était une fois un dieu qui créa l'homme
Et qui le fit mourir pour le vol d'une pomme
Avec tous les enfants des enfants à venir.
C'était assassiner, ce n'était pas punir.
Le fils de ce dieu-là, descendu sur la terre,
Mourut pour expier les crimes de son père.
Le cruel dieu des juifs fut alors détrôné
Et le monde adora le sauveur nouveau-né.
Mais le pape fit tant dévier l'évangile
Qu'il rendit à la fin le sauveur inutile
Et l'homme résolut de se sauver tout seul,
Laissant la papauté morte dans son linceul.

Toutes les religions exclusives sont fausses, mais dans chacune de ces religions fausses il y a plus ou moins la religion unique qui est vraie.

Le plus ou le moins de vérité religieuse n'est pas dans les symboles plus ou moins absurdes, mais dans la manière plus ou moins élevée de les sentir et de les croire.

Le symbole qui fait sentir et croire le plus de vérités doit être nécessairement le plus absurde, parce que la densité de l'ombre est toujours en raison de la vivacité de la lumière dont elle est l'affirmation négative.

Là est l'explication du *credo quia absurdum*.

La Religion de la Science

Chapitre premier

L'infini existe, a existé et existera éternellement.

Il y a des forces dans l'infini et la pensée dirige les forces. Et les forces obéissent lentement et comme fatalement à la pensée, les unes agissant et les autres résistant, afin de tout maintenir et de tout conserver par l'équilibre.

Et les harmonies des forces sont des lois et les lois sont éternelles comme la pensée.

Et la conscience des lois est l'équilibre de la pensée et cet équilibre est la raison.

Quand la raison parle, elle se nomme le verbe et les actes de la raison sont des paroles parce que ses paroles doivent toujours devenir des actes.

Eternellement donc tout est créé par le verbe, mais le verbe n'est pas créé, il est engendré par le principe intelligent qui existe comme principe et cause dans la substance universelle et que les sages ont appelé Dieu.

Ce Dieu n'est ni un ni plusieurs, car l'infini n'est pas un nombre.

Ce principe ne ressemble pas à l'homme, bien que l'homme ait prétendu lui ressembler.

Il n'est ni une personne, ni un objet, ni une fiction, ni une chose que l'on puisse exactement définir. Il est le savoir qui peut et le pouvoir qui sait diriger la force.

Il est en tout le monde, distinct de tout le monde

sans être lui-même quelqu'un. Il est infiniment plus que tout ce qui est, soit dans les personnes, soit dans les choses. Nous voyons son règne dans la nature et nous sentons son empire dans notre conscience. Lorsqu'on est vraiment juste on voit Dieu.

CHAPITRE II

Dans le principe est la loi et la loi est en Dieu et la loi est Dieu révélé.

Elle n'est pas juste parce que Dieu la veut, mais Dieu la veut parce qu'elle est juste.

Elle est le droit du droit et la force de toutes les forces. C'est elle qui règne, c'est elle qui gouverne et toute providence, pour être efficace, doit agir dans la loi et pour la loi.

Toute résistance à la loi est un suicide de la force.

Dans la loi sont le salut et la vie.

Hors la loi sont la réprobation et la mort.

Plus les intelligences sont grandes, plus elles sont soumises à la loi.

La loi réprouve l'arbitraire et le caprice; elle n'admet pas de privilège.

Elle ne se venge pas, elle se conserve en détruisant tout ce qui cherche à la détruire.

Elle ne pardonne pas, parce qu'elle est sans colère et qu'elle n'agit que pour conserver et sauver.

Les hommes injustes et lâches ont inventé des dieux injustes.

Tous les dieux inventés sont des idoles vaines, ce sont des mensonges du despotisme, des chimères de l'ignorance et de la peur.

Tout dieu défini est un dieu fini.

Tout dieu jaloux est un dieu ridicule.

Tout dieu qui tue doit mourir.

Tout dieu qui damne est un démon.

Toute religion qui damne est une religion damnable.

Voix de la terre et du ciel, criez sur les montagnes et dans les abîmes que la nature ne perd rien de ce qu'elle produit, que le travail du progrès améliore et sauve tous les êtres en les transformant et en détruisant les erreurs, et que l'éternel supplice n'est que l'enfantement éternel du salut de toutes les âmes ! Car toutes les âmes sont une seule âme immortelle et l'intelligence universelle se mire dans toutes nos pensées, comme le soleil dans les innombrables gouttes de rosée que la nuit fait naître et que le jour aspire.

Le travail de chacun profite à tous et le paresseux est un parasite de la société.

Nul homme ne sera parfaitement heureux tant qu'il existera un malheureux ; un seul condamné à des souffrances éternelles suffirait pour empoisonner toutes les félicités du ciel.

Car nous vivons, nous pensons, nous aimons, nous travaillons, nous souffrons et nous nous réjouissons les uns pour les autres et dans les autres et par les autres. L'homme ne participe à la divinité que par son côté véritablement humain.

Il y a diverses manières de comprendre la charité, mais il n'y a qu'une manière de comprendre l'humanité.

Quand l'homme veut être surhumain, il devient

inhumain. L'humanité est la vraie religion des hommes.

Le rêve du surnaturel produit des actes contre nature.

Ce qui constitue l'homme c'est l'intelligence et l'amour de l'humanité.

N'être pas humain, c'est n'être pas homme, et quiconque est dominé par l'égoïsme des instincts animaux appartient à la bestialité.

Aux hommes l'amitié et le concours des hommes ; aux animaux le frein, le fouet, le chenil et le bâton : il faut que la loi s'accomplisse.

Quand les chiens et les bergers font la chasse au loup, ce n'est pas Dieu qui punit le loup, car le loup n'offense pas Dieu.

La férocité du tigre et l'obscénité du chien n'offensent point Dieu, ce sont des phénomènes de la nature.

Un grain de poussière ne fait pas d'ombre au soleil et l'homme ne saurait être l'antagoniste de Dieu.

Celui qui offense les hommes est puni par les hommes. Celui qui offense la nature est puni par la nature.

Mais Dieu ne punit personne parce qu'on n'offense jamais Dieu.

Chapitre III

Paix profonde à tous ceux qui pensent suivant la raison et qui aiment suivant la justice !

Le printemps rit et chante à côté des cités qui brûlent. Ce qui ne doit pas être n'est pas. Les hommes qui font le mal ne savent pas ce qu'ils font et ne veulent pas le mal; en réalité ils ne le font pas. Le mal n'est que l'ombre ou la privation douloureuse du bien, la mort est la mutation de la vie, les ruines sont le fumier qui couve les semailles de l'avenir.

Tout travail est compté, toute larme arrose un germe, toute goutte de sang contient un embryon, toute erreur prépare une vérité, tout vice excite une vertu et la toute-puissance du bien rayonne immense et immuable sur le grand labeur du progrès.

Tout élan vers Dieu est inspiré de Dieu. Toute idole est une image naïve de dévotion enfantine, tout culte est un désir, toute prière est un élan, tout élan est une conquête. Celui qui s'arrête marchera, celui qui pleure chantera, celui qui souffre jouira, celui qui ignore saura, celui qui cherche trouvera, celui qui meurt revivra, celui qui blasphème bénira. Le beau est bien, le bien est juste, le juste est vrai, le vrai existe; tout ce qui est mal sera bien, tout ce qui est bien sera mieux. Que celui qui souffre, souffre avec patience; que celui qui aime, espère, le bien a été, il est et il sera. Tout sera expliqué, tout sera justifié, tout sera réparé. Courage et patience! Ce qui ne doit pas être n'est pas; ce qui doit être sera. Mères, vous retrouverez vos enfants, sous d'autres cieux et sous d'autres formes. Enfants, séchez vos larmes, vous ne serez pas orphelins. Le ciel est immense, il est partout, et dans le ciel infini il n'y a point de place pour l'enfer.

Satan, c'est l'ignorance et la bêtise !

Communions à l'esprit et à la vie qui sont la chair et le sang de l'humanité divine, vivons, aimons et attendons : l'éternité est devant nous.

Lisons les lois de Dieu dans le livre de la nature, car il n'y a pas deux natures, celle de Dieu et celle du démon ; le démon est contre nature et tout ce qui sort des lois de la nature est désordonné et monstrueux.

Les vertus sont naturelles et les vices ne le sont pas, les unes sont les usages, les autres sont les abus de la nature. Restez dans le vrai et vous serez toujours dans le bien, cherchez le vrai dans la science et le bien dans la conscience. Dieu est en nous tous et il parle clairement et simplement à ceux qui savent l'écouter.

Il a mis l'intelligence dans la matière, comme la semence dans la terre et le levain dans la pâte. Quelque temps qu'il fasse, la semence germera, et qu'on s'en occupe ou non, le levain lèvera et l'arbre immense de l'humanité grandira et se développera et la pâte tout entière fermentera.

Ceci est parole de Jésus-Christ.

Chapitre IV

La gloire est une chimère de l'orgueil humain et Dieu n'a pas besoin de gloire.

Il crée éternellement parce qu'il est d'essence créatrice, il crée parce qu'il existe dans l'existence de tous les êtres. Il crée pour la perfection des choses et non

pour le bonheur ou pour le triomphe de quelqu'un.

Le bonheur n'est que le résultat de l'ordre et la louange est facultative.

L'expiation n'est nécessaire que pour l'apaisement des consciences tourmentées, et la véritable expiation divine c'est la réparation éternelle; la peine n'est pas le châtiment, elle est la conséquence et le remède du plaisir déréglé.

Dieu n'est pas un despote puisqu'il nous donne la liberté; or, s'il nous donne la liberté, il s'ôte le droit de nous punir autrement que par la conséquence de cette liberté même.

Il met devant nous la mort et la vie et nous dit : choisis, si tu veux la vie tu auras la vie, si tu veux la mort tu la prendras, mais tu ne diras pas que c'est moi qui te l'ai donnée.

Tu es devenu comme l'un de nous, connaissant le bien et le mal. *L'un de nous* : quel pluriel étrange! Quelle association des hommes libres avec Dieu qui n'a pas de maître! Quelle déclaration solennelle de la divinité de l'homme!

Ces paroles sont tirées du livre de Moïse, de ce livre escarpé comme la cime du Sinaï et comme elle couvert de nuages d'où sortent parfois des éclairs.

Mais il est un livre divin plus clair et plus éloquent que la Bible, c'est le livre de la Nature.

C'est celui-là qu'on peut véritablement appeler l'évangile de la Science.

La loi naturelle est la seule qui soit révélée à tous éternellement et de la même manière.

Les cultes diffèrent comme les mœurs, la nature

est toujours la même; les cultes changent avec les temps, mais la religion ne change pas.

Les cultes s'adressent à des idoles plus ou moins spiritualisées, la religion s'adresse au principe éternel de l'intelligence et de la bonté ; les cultes soumettent l'homme au prêtre, la religion affranchit les âmes; les cultes sont la servitude des rites, la religion est la liberté des consciences.

Les dieux ont passé, mais Dieu reste.

La folie de la croix a fait son temps, le monde a besoin de sagesse: les merveilles de la science ont expliqué les miracles de la foi, tout piédestal solide manque aux idoles.

Les démonstrations détruisent les rêves.

Il ne suffit plus de prêcher, il faut démontrer. Après la foi sans raison, est venue la raison sans foi, et quand l'équilibre se fera entre ces deux extrêmes, nous aurons la foi raisonnable. Jusque-là, point de conciliation possible; on peut accorder ensemble deux vérités contraires, jamais on ne fera cesser la contradiction de deux erreurs.

L'Évangile est et sera toujours le plus beau de tous les livres, et aussi le moins sacerdotal.

Jésus-Christ n'était pas aimé des prêtres. Dieu est esprit, disait-il, ce n'est ni sur la montagne de Sion, ni sur celle de Garizim seulement qu'il faut l'adorer. — Heureux les cœurs purs, car ils verront Dieu. — Vous connaîtrez la vérité, dit-il encore, et la vérité vous rendra libres, vous connaîtrez, entendez-vous bien ! et non plus vous croirez.

Malheur à vous, dit-il encore, scribes et pharisiens,

hypocrites qui attachez ensemble, pour en charger les autres, des fardeaux que vous-mêmes ne voudriez pas toucher du bout du doigt !

Malheur à vous qui avez pris la clé de la science et qui, n'entrant pas vous-mêmes, empêchez les autres d'entrer ! Malheur à vous qui dévorez la maison des veuves et des orphelins, sous prétexte de longues prières, car une longue réprobation vous attend.

Quand l'aveugle conduit les aveugles, tous ensemble tombent dans le précipice.

Puis il proclame le salut du publicain et du Samaritain, de préférence au prêtre, au pharisien et au lévite ; il va jusqu'à dire, en parlant des docteurs de la loi, que les prostituées arriveront avant eux au royaume de Dieu.

Il reproche aux rabbins et aux pharisiens d'avoir, par leur tradition, non seulement altéré, mais en quelque sorte annulé la loi de Dieu.

Il était excommunié par la synagogue et se souciait peu de l'excommunication.

Or la synagogue existe encore et elle peut excommunier encore les disciples de Jésus-Christ. Bénissons les bons prêtres qui nous bénissent et ne maudissons personne, pas même les pharisiens qui nous maudissent.

ELIPHAS LÉVI.

(*Reproduction autorisée.*)



Pensées et Gestes sur la Mort

Le Sénat romain permit que, sur le théâtre de Rome, le chœur chantât dans *la Troade* : *Il n'est rien après le trépas, et le trépas n'est rien. On demande en quel lieu sont les morts ? mais au même lieu où ils étaient avant de naître !*

César, empereur, déclara en plein Sénat romain qu'*après la mort rien ne subsistait* et que *la vie future était un songe enfantin.*

Cicéron, l'orateur romain, cherchant la cause de la supériorité de l'homme, affirmait *qu'à la tombe tout était fini.*

L'empereur Auguste, le jour de sa mort, se fit peigner les cheveux, pour avoir l'air moins défait, se fit raser la barbe et se regarda dans un miroir.

Se sentant faible, défaillant, il fit un effort pour dire à ses courtisants :

Eh bien ! trouvez-vous que j'aie assez bien joué cette farce de la vie ? Si vous êtes contents, battez des mains applaudissez, car la pièce est finie.

C'était la formule en usage à la fin des pièces de théâtre.

Nous sommes tous concitoyens du monde, et nous avons tous la même origine et le même but. Alexandre et son muletier morts ont la même condition, rendus au principe général ou dispersés en atomes. Il n'est rien hors de là.

MARC AURÈLE.

Des dépouilles ravies dans les combats, une cuirasse attachée à un trophée, des casques brisés, le pavillon d'une trirème vaincue, un captif enchaîné sur un arc de triomphe, voilà ce qu'on regarde parmi les hommes comme le souverain bien; c'est ce qui enflamma les généraux grecs, romains et barbares; c'est ce qui fit affronter les périls et les grands travaux : tant nous sommes plus altérés de vanité que de vertu. Cependant cet attrait des récompenses, cette soif des éloges et des titres vainement gravés sur le marbre qui honore une cendre insensible, a été de tout temps funeste à l'humanité. Un méprisable et stérile fumier suffira pour détruire les monuments frivoles, car les sépulcres eux-mêmes sont sujets à la mort.

JUVÉNAL, *Satire X.*

A la mort, la substance se dissout dans les éléments dont elle a été composée. Quand l'heure sera venue, je mourrai comme doit mourir un homme qui ne fait que rendre ce qu'on lui a prêté. Pourquoi naissent les épis? N'est-ce pas pour mûrir et être moisonnés ensuite quand ils sont mûrs? Car on ne les laisse pas là sur leurs tuyaux comme s'ils étaient consacrés! Que s'ils avaient le sentiment, penses-tu qu'ils fissent des vœux pour n'être jamais coupés? Non, sans doute; ils regarderaient comme une malédiction de n'être point moissonnés. Il en est de même des hommes! Ce serait une malédiction pour eux de ne point mourir. Ne point mourir, pour l'homme, c'est pour l'épi n'être jamais mûr et n'être jamais moissonné.

EPICTÈTE, *Maximes.*

Rabelais, sur le point de mourir, recueillit ses forces pour un dernier éclat de rire et cria :

Tirez le rideau, la farce est jouée!

Un moment avant, il avait dit à son entourage :

Je vais quérir un grand *peut-être*.

Il fault estre toujours botté et prest à partir et surtout se garder qu'on n'aye lors affaire qu'à soy, car nous y aurons assez de besongne sans aultre surcroist. L'un se plaint plus que la mort, de quoy elle lui rompt le train d'une belle victoire; l'aultre qu'il lui faut desloger avant qu'avoir marié sa fille, ou contrerooIlé l'institution de ses enfants... Je suis pour cette heure en de tel estat, Dieu merci, que je puis desloger quand il lui plaira, sans regret de chose quelconque.

MONTAIGNE, *Essais*.

Souhaiter la vie éternelle, c'est souhaiter d'être pétrifié.

GALILÉE.

La mort ne surprend point le sage :
Il est toujours prêt à partir,
S'étant sû lui-même avertir
Que l'on se doit résoudre à ce passage.

LAFONTAINE, *La mort et le mourant*.

Ce dernier moment s'ira perdre avec tout le reste dans le gouffre du néant : il n'y aura aucuns vestiges de ce que nous sommes. La chair changera de nature; le corps prendra un autre nom; même celui de *cadavre* ne lui demeurera pas longtemps; *il deviendra*, dit Tertullien, *un je ne sais quoi qui n'a pas de nom dans aucune langue*, tant il est vrai que tout meurt en lui, jusqu'à les termes funèbres par lesquels on exprimait ses malheureux restes.

BOSSUET, *Sermons*.

Le philosophe Gassendi, à son lit de mort, disait à un de ses amis :

Je suis né sans savoir pourquoi; j'ai vécu sans savoir comment, et je meurs sans savoir pourquoi et comment.

Au moment d'expirer, il prit la main de son secrétaire particulier et la posant sur son cœur, il lui dit :

Voilà ce que c'est que la vie de l'homme.

Ce furent ses dernières paroles.

Qu'on me fasse l'ouverture d'un tombeau, et qu'il me soit permis de voir ce qu'il renferme : je n'y vois qu'un cadavre hideux, qu'un tas d'ossements desséchés, qu'un peu de cendres qui semblent encore se ranimer pour me dire à moi-même : *Homme, souviens-toi que tu es poussière et que tu retourneras en poussière.* Fut-il donc jamais un aveuglement plus déplorable que d'idolâtrer un corps qui n'est que poussière et que corruption ! un corps destiné à servir de pâture aux vers, et qui bientôt sera dans le tombeau l'horreur de toute la nature !

BOURDALOUE, *Sermon sur les Cendres.*

Dans cent ans le monde subsistera encore dans son entier : ce sera le même théâtre et les mêmes décorations; ce ne seront plus les mêmes acteurs. Tous auront disparu de la scène actuelle. Il s'avance déjà sur le théâtre d'autres hommes qui vont jouer dans une même pièce les mêmes rôles. Ils s'évanouiront à leur tour, et ceux qui ne sont pas encore, un jour ne seront plus; de nouveaux acteurs auront pris leur place. Quel fond à faire sur le personnage de comédie ?

LA BRUYÈRE, *les Caractères.*

Tout passe avec nous et comme nous : une rapidité que rien n'arrête, entraîne tout dans les abîmes de l'éternité. Les âges se renouvellent, les figures du monde passent sans cesse, les morts et les vivants se succèdent continuellement : *tout change, tout s'use, tout s'éteint.*

MASSILLON, *Sermon sur la mort.*

Est-ce que la crainte de ne pas durer éternellement est plus terrible que celle de n'avoir pas existé de toute éternité ? La crainte de perdre l'existence n'est en réalité un

mal que pour l'imagination qui seule a créé le dogme d'une vie future.

Curé JEAN MESLIER.

La crainte de la mort qu'on trouve chez tous les hommes, chez les plus malheureux et chez les plus sages, ne consiste pas dans l'horreur de la mort, mais dans l'horreur de l'idée d'être mort.

KANT.

Estime qui voudra la mort *épouvantable*
Et la fasse l'horreur de tous les animaux;
Quant à moi, je la tiens pour le point désirable
Où commencent nos biens et finissent nos maux.

PIERRE MATHIEU.

La mort n'est sans doute un grand mal, puisque nature, notre bonne mère, y assujettit tous ses enfants, et ce ne doit pas être une affaire de grande conséquence, puisqu'elle arrive à tout moment et pour si peu de chose. Car si la vie était si excellente, il ne serait pas en notre pouvoir de ne la point donner, ou si la mort traînait après soi des suites de l'importance que l'on fait accroire, il ne serait pas en notre pouvoir de la donner. Il y a beaucoup d'apparence au contraire, puisque l'animal commence par jeu, qu'il finit de même.

CYRANO DE BERGERAC.

La mort est un bien pour tous les hommes; elle est la nuit de ce jour inquiet qu'on appelle la vie.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

Las d'espérer et de me plaindre
Des choses, des grands et du sort,
C'est ici que j'attends la mort
Sans la désirer ni la craindre.

FRANÇOIS MAYNARD.

L'homme n'a qu'un mal réel : la crainte de la mort. Délivrez-le de cette crainte, et vous le rendrez libre, con-

trairement aux cartes qui se sont entourées de mystères pour jeter la terreur parmi les esprits crédules.

CHATEAUBRIAND.

Laissez-moi m'endormir sous la verte pelouse, pour que je puisse renaître par la végétation.

ANACHARSIS CLOOTZ.

Je méprise la poussière qui me compose et qui vous parle. On pourra persécuter et faire mourir cette poussière, mais je défie qu'on m'arrache cette vie indépendante que je me suis donnée.

SAINT-JUST.

Vous allez balayer ma cendre :
L'homme ou l'insecte en renaîtra !
Mon nom, brûlant de se répandre,
Dans le nom commun se perdra.
Il fut ! voilà tout. Bientôt même
L'oubli couvre le mot suprême :
Un siècle ou deux l'auront vaincu !
Mais vous ne pouvez, ô nature,
Efforcer une créature.
Je meurs ! Qu'importe ! *J'ai vécu.*

LAMARTINE.

Mon nom seul sera mon épitaphe; s'il n'environne d'honneur ma froide poussière, puisse aucune gloire ne récompenser mes actions. Mon nom seul doit marquer mon tombeau : illustré par lui ou oublié avec lui.

LORD BYRON.

La mort est le compte le plus certain que nous ayons eu à règler et le terme inévitable de toute existence individuelle. Il est dans l'essence de chacun de naître, de vivre et de disparaître.

LOUIS BUCHNER.

O mort, divine mort, où tout sombre et s'efface,
Accueille tes enfants dans ton sein étoilé;
Affranchis-nous du temps, du nombre, de l'espace
Et rends-nous le repos que la vie a troublé.

LECONTE DE L'ISLE.

Je ne sais rien de gai comme un enterrement !
Le fossoyeur qui chante et sa pioche qui brille,
La cloche, au loin, dans l'air, lançant son svelte trille,
Le prêtre en blanc surplis, qui prie allègrement,
L'enfant de chœur avec sa voix fraîche de Gille,
Et quand au fond du trou bien chaud, douillettement,
S'installe le cercueil, le mol éboulement
De la terre, édredon du défunt, heureux drille ;
Tout cela me paraît charmant, en vérité !
Et puis tout rondelets sous leur froc écourté,
Les croque-morts au nez rougi par les pourboires,
Et puis le beau discours concis, mais plein de sens,
Et puis, cœurs élargis, fronts où flotte une gloire,
Les héritiers resplendissants !

PAUL VERLAINE.

*
* *

De tous les monstres massacrés à Rome, Caligula fut le seul dont on mangea, après l'avoir coupé en morceaux.

Apulée, dans ses métamorphoses de *l'Ane d'or*, nous apprend combien les magiciennes étaient friandes des morts.

Le chapitre 67 de la loi salique prononce une amende contre *toute sorcière qui aura mangé un homme*, et la loi sévissait avec rigueur.

L'empereur Auguste, en Égypte, eut la curiosité de voir et de toucher le corps embaumé du grand Alexandre. Le nez d'Alexandre tomba en poussière dans la main du lâche fils d'Octavius.

Les boues du Tibre ont enseveli plus de cadavres que n'en pourraient étaler tous les musées de l'Europe. L'inquisition fanatique, la féodalité seigneuriale, les guerres religieuses ont causé des monceaux d'ossements.

Agrippine fit jouer des farces devant l'empereur Claude expirant. Il parut juste à cette femme d'amuser au moment de sa mort l'imbécile dont la vie fut la risée du monde.

L'empereur Néron inventa *le flambeau vivant*. Ce *flambeau* était simplement un homme vivant dont le corps enduit de résine, d'huile et de goudron, était lié, la tête en bas, à un poteau de fer. L'on allumait les flambeaux le long des allées du jardin impérial, la nuit, aux rires et acclamations des dames de la cour.

Artémise avala par tendresse les cendres de son mari Mausole, roi de Curie, auquel elle fit élever un magnifique monument qui, depuis, a laissé aux sépulcres le nom de *mausolée*.

En Égypte, une loi rigoureuse retardait l'embaumement des femmes, et cette précaution fut nécessaire pour empêcher que des monstres n'arrachassent à la mort d'affreux plaisirs qui ne pouvaient point être partagés.

Laodice mit à la place de son mari, Antiochus, qu'elle avait assassiné, un mime qui le représenta pendant plusieurs jours en état de maladie.

Britannicus, empoisonné, fut enduit de blanc, parce que son assassin voulait déguiser son crime.

En Angleterre, un spéculateur adroit convertit en chandelle la substance d'un grand nombre de ses

compatriotes que venait de coucher bas la guerre civile.

Les restes de Cromwell passèrent, de la sépulture des rois, à l'opprobre des supplices.

En Hollande, le célèbre de Witt, le plus grand et le plus généreux citoyen, devint la pâture de ses compatriotes.

Il y a dans l'Inde une secte qui a la religion de l'assassinat. Ses adeptes sont d'autant plus glorieux qu'ils ont plus tué. Ils rapportent les actes les plus sanglants à une nécessité supérieure, divine. L'existence de ces atrocités est le développement d'un germe religieux profondément ensemencé.

Christiem II faisait scier et emboîter entre deux planches ceux qui lui déplaisaient.

Ludovic le More, duc de Milan, faisait enfouir tout vivants des ennemis personnels.

Timon Bieg fit bâtir les murs de son palais avec des hommes vivants, qu'on mélangeait à des pierres colossales.

Le turc Amurath, le plus féroce des casuistes, envoya *six cents jeunes gens* à la mort, pour expier, disait-il, les péchés de son père Sélim.

L'insolent Sapor fit voir aux envoyés de Rome la peau de leur empereur Valérien, étalée dans un temple et teinte en écarlate.

En Abyssinie le sort du condamné est d'être écorché vif et suspendu comme une outre aux branches d'un arbre. Dans un duel entre deux particuliers, le vainqueur empaille le vaincu.

César, duc de Valentinois, faisait ouvrir le ventre

aux femmes de ses ennemis lorsqu'elles devenaient enceintes, pour étouffer leur postérité.

Ferdinand de Tolède faisait estrapader les femmes par les seins, et les hommes par les testicules, puis les faisait livrer à des chiens affamés.

Un concile exhuma, jugea et mit en pièces le cadavre du pape Formose.

L'impératrice Théodore, veuve de Théophile, fit massacrer, en 845, cent mille manichéens ; c'est une pénitence que son confesseur lui avait ordonnée, parce qu'il était pressé et qu'on en avait encore pendu, empalé, noyé que cent vingt mille.

Les procédures contre les morts et les exhumations furent fréquentes jusqu'au dix-huitième siècle. Les procès contre les cadavres étaient nombreux, parce qu'ils étaient toujours suivis de la confiscation des biens du condamné. Les biens des hérétiques vivants ne suffisaient pas à l'Église, il lui fallait encore une action rétrospective sur les cadavres.

Les tribunaux de l'inquisition firent un manuel en lequel il était dit :

> L'hérésie est la plus horrible des fautes, un crime monstrueux dépassant tous les autres en grandeur. Un tel crime, la mort ne l'éteint pas, il faut le poursuivre jusque dans la tombe. La mort est solidaire des actes et des pensées du vivant ; s'il arrive qu'il ait été inhumé, on l'arrachera à la terre protectrice, on le traînera misérablement par les rues, on le jettera à la voirie, et il sera un exemple terrible pour le peuple.

Telle était la conception de l'inquisition sur les hérétiques défunts.

Les cadavres d'une foule de grands écrivains, de brillants orateurs ou de profonds philosophes subirent ce triste sort, pour enrichir de leurs dépouilles les prêtres *tolérants d'une religion de fraternité* !...

Le champ des Esquillies, couvert d'ossements, n'est-il pas devenu une élégante arène à l'usage des promeneurs ?

Hochstaedt, où trois batailles sanglantes se livrèrent, n'est-il pas embelli d'une chaussée faite avec l'énorme quantité d'ossements qu'on y déterra ?

La pyramide d'ossements, terrible trophée de la défaite des Bourguignons en 1476, n'a-t-elle pas été vendue pour un usage profane ? Ces ossements, blanchis par trois siècles de sépultures, ne servirent-ils pas à faire des manches de couteaux ?

La médecine, elle-même, souilla longtemps ses ordonnances des restes de momies. Pendant plusieurs siècles, on en fit usage, et ce n'est que lorsqu'on reconnut que les momies en question n'étaient autre chose que les corps des malfaiteurs torréfiés avec des résines, qu'on refusa d'en faire usage.

Catherine de Médicis mêla à ses enchantements magiques des sacrifices humains.

Voltaire, dans le dixième chant de *la Henriade*, parle de gens qui firent du pain, talonnés par la misère, avec les os des morts. Il remarque, en même temps, l'étrange faiblesse de l'imagination humaine, en constatant que les assiégés n'auraient pas osé manger la chair de leurs compatriotes, morts ou tués, mais qu'ils mangèrent volontairement les os. Il s'écrie :

Ces spectres affamés, outrageant la nature,
Vont au sein des tombeaux chercher leur nourriture.
Des morts épouvantés les ossements poudreux,
Ainsi que du froment, sont préparés par eux.
Que n'osent point tenter les misères humaines !

Les feuillants (moines) buvaient dans des crânes humains, comme les Scandinaves, et ils considéraient cet acte comme étant l'expression du suprême bonheur.

Les chrétiens de l'Archipel pensent que la flexibilité d'un mort est le signe certain que le diable y est entré. Dès lors, ils se hâtent de le mettre en pièces pour prévenir les influences démoniaques.

Des chanoines, morts d'indigestion, furent vantés pour leur bonne santé par des successeurs qui s'attribuaient leurs bénéfices.

A Waterloo, la dépouille des morts fut mise à prix d'argent pour aller orner le cabinet des antiquaires.

Dans certains pays, même en France, en des usines secrètes, sous le premier Empire, on essaya de tanner la peau humaine pour l'équipement des armées. L'affaire n'ayant pas réussi, on distribua des objets de maroquinerie et des portefeuilles aux amis de l'empereur, à titre de souvenir.

Les carabins, dans l'amphithéâtre, ne plaisantent-ils pas autour des cadavres ? Les fossoyeurs ne marchent-ils pas sur des crânes, des ossements humains, avec un sans-gêne qui serait, dès lors, la plus grande des profanations ? Certes, nous ne blâmons pas la chose en elle-même, mais nous constatons le peu de respect qu'on a des morts, lorsque l'habitude les fait considérer comme une vile matière.

Cette série de considérations nous paraît suffisante pour faire ressortir le peu de respect qu'on a des morts, d'une facon générale. Cela démontre que le résultat de certains efforts de morale sentimenteuse est d'aboutir à une puérilité gigantesque.

ETIENNE BELLOT.



Feuilles Maçonniques

Petites questions (1) d'histoire

(*Suite*).

> « Quand je vous dirai que nous recevons nos instructions directement des plus hautes sphères, *vous comprendrez facilement que nous désirions garder le plus strict secret.* »
>
> Duchesse DE POMAR.

> « Il n'y a rien de caché qui ne doive être découvert ni rien de secret qui ne doive être connu... Ce que je vous dis à l'oreille, prêchez-le sur le haut des maisons. »
>
> JÉSUS (*Saint Matthieu*, X, § 26 et 27).

Il est bien certain qu'à cette époque — et depuis fort longtemps — deux maçonneries, absolument distinctes l'une de l'autre, existaient en Europe : l'une *écossaise*, se donnant pour *supérieure*, et qui était favorable à l'ancienne dynastie des Stuarts aussi bien qu'à l'architecture romaine préférée par eux ; l'autre

(1) Voir l'*Initiation*.

anglaise, rayant des anciens Rituels ce que le fr.·. Findel a appelé « les vieux restes de romanisme », rejetant toute hiérarchie au delà de celle des trois grades symboliques comme on rejetait ailleurs toute hiérarchie papiste, et favorable seulement, sous couvert de fidélité au Roi et de neutralité en matière religieuse (fidélité et neutralité bien tardives) à la souveraineté protestante venue de l'étranger en Angleterre (1).

Comme « on n'allume point une chandelle pour la mettre sous un boisseau », aucun chrétien ne m'en voudra d'employer la mienne, suivant en cela un bon conseil évangélique, de manière à éclairer « tous ceux qui sont dans la maison ».

Il n'est pas douteux que la maçonnerie a — comme dit Henri Martin — bâti l'Eglise exclusive du moyen âge, et qu'entre le moyen âge et 1717, elle n'avait pas cessé un seul instant, malgré les troubles de la Réforme, d'être chrétienne. Le caractère chrétien de tous les vieux manuscrits maçonniques de la Grande-Bretagne est — d'après le fr.·. Gould lui-même (2) — indiqué de tant de manières, que je vais bien conclure de ce fait qu'il n'est pas niable.

Or, que voyons-nous dans les anciennes instruc-

(1) La neutralité religieuse était si tardive, en effet, qu'en 1672, sous le fr.·. Charles II, et en 1687-88 sous le fr.·. Jacques II, les édits de tolérance, assurant liberté entière pour *tous* les cultes, n'avaient pas eu de plus acharnés adversaires que ceux-là mêmes qui — après avoir manqué de fidélité à la dynastie des Stuarts et appelé une dynastie étrangère dans le Royaume — se mirent à imposer à tous fidélité à l'usurpateur protestant et neutralité en matière religieuse.

(2) *History of Freemasonry*, Gould, t. I, p. 101.

tions (*oldcharges*) composant ces manuscrits ? — Nous voyons des choses de ce genre :

QUATORZIÈME ET QUINZIÈME SIÈCLE (1356 à 1445, ANGLETERRE)

1° Le maçon doit bien aimer Dieu et la *Sainte Eglise*, et son maître et ses compagnons ;
14° Il doit être *fidèle à son seigneur le Roi* (1).

Ceci ressemble assez — soit dit en passant — au contenu de l'*ordonnance* que notre Roi Louis XI, grand amateur de maçonnerie à lui profitable, publiait en 1467, en accordant aux maçons le droit de posséder une bannière rouge avec une croix blanche au milieu : — « Vous jurez, disait cette *ordonnance*, vous jurez à Dieu, aux Saints Evangiles de Dieu, et sur la damnation de vos âmes, que vous serez bons et loyaux au Roi et le servirez envers tous et contre tous (2) »...

En ce qui concerne le seizième siècle, une observation est nécessaire. Les auteurs maçonniques anglais, au moins ceux qui ne jurent que par l'*innovation* de 1717, nous donnent comme étant de ce siècle-là un manuscrit écossais, dit de Melrose « *Atcheson Haven*, et dans lequel se trouverait cette clause : « *Vous serez fidèles à votre Roi d'Angleterre* ». Ce manuscrit suivant le fr∴ Gould serait simplement une transcription d'un autre daté de 1581.

(1) *Holliwell Manuscripts* (British Museum, Bib. Reg. 17 A). — Voir aussi *Cooke's Manuscripts* (British Mus. Addl. mss 23198). — L'authenticité de ces documents n'est pas contestable (voir Gould, vol. I, p. 82). Le fr∴ Kloss pense qu'ils datent de 1427 à 1445 ; le fr∴ Gould est d'avis qu'ils datent de 1356 à 1400.

(2) Voir les *Lois anciennes* d'Isambert.

Il est aisé de prouver que, si ledit manuscrit est authentique, la date indiquée en est fausse. On sait qu'en Angleterre, sous le règne de Henri VIII, que Luther traita de lui-même de porc, le Grand-Maître de la Maçonnerie britannique était bel et bien le cardinal Wolsey, archevêque d'York et légat du pape ; ceci est d'autant moins contestable de la part des maçons, que le fr.·. Preston, après avoir compulsé les plus secrètes Archives de l'Ordre, a donné le fait comme positif (1). En 1530, ce cardinal mourut et fut remplacé dans sa charge par Thomas Cromwell, comte d'Essex (2). En 1533-34, Henri VIII, politique très habile, se détacha de l'architecture romaine, et, pour aveugler les petites gens attirés par les architectes luthériens auxquels il donna d'ailleurs la chasse, il décréta une architecture anglicane dans son Royaume : ce fut là la source des divisions qui surgirent dans la maçonnerie, laquelle parut si peu sûre à la reine Elisabeth, que celle-ci se mit en tête de vouloir l'abolir. Mais le parti dit *anglais*, très fort déjà, sut agir et l'Edit de cette reine, grâce aux démarches du fr.·. Thomas Sackville, qui était anglican, resta lettre morte (3).

(1) *Illustrations of Masonry*, par le fr.·. Preston, édit. 1781, p. 201. C'est Henri VIII lui-même qui, en 1509, succédant à son père, avait nommé le cardinal Wolsey grand-maître de l'Ordre maçonnique.

(2) *Illustrations of Masonry*, 1781, p. 201. — Le fr.·. Cromwell, qui avait été un ami du fr.·. cardinal Wolsey, passa naturellement au service de Henri VIII se détachant de Rome en 1534, et ce dernier, en 1540, le fit arrêter pour *crime d'hérésie* et décapiter sans autre forme de procès.

(3) Le fr.·. Thomas Sackville avait été créé lord Buckurst en 1567 ; en 1572, il avait été ambassadeur anglais à la Cour

Eh bien, je prétends qu'il est impossible qu'en 1581 des Instructions maçonniques aient porté, en Ecosse : « *Vous serez fidèles à votre Roi d'Angleterre* ». Ce n'était pas un roi qui régnait alors en Angleterre, c'était la reine Elisabeth ; enfin, l'Ecosse n'appartenait pas à l'Angleterre en ce temps-là et était sous le gouvernement de Jacques VI, dont la mère, Marie Stuart, était prisonnière des Anglais.

Je crois que les manuscrits anglais du seizième siècle, principalement ceux du temps de Henri VIII et d'Elisabeth, ont dû être détruits en 1720, s'ils n'ont pas été simplement mis sous clef quelque part. Quant au manuscrit de Melrose (Ecosse), où il est dit : « *Vous serez fidèles à votre Roi d'Angleterre* », il doit dater du temps où le fr.·. Jacques VI d'Ecosse devint Jacques Ier d'Angleterre et réunit les deux couronnes (25 mars 1603).

Or, on n'ignore pas que, quoique élevé à la manière protestante, Jacques Ier d'Angleterre, père du fr.·. Charles Ier, avait été baptisé au château de Stirling et était catholique aussi romain qu'anglican (1).

Continuons à passer en revue les Anciennes Instructions maçonniqnes :

COMMENCEMENT DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE — ANGLETERRE
(*Temps du fr.·. Jacques Ier*).

La première instruction est que vous serez hommes

---

de Charles IX ; en 1586, il fut un des « juges » de Marie Stuart, dont il vota la mort. Le fr.·. Jacques Ier, fils de Marie Stuart, le créa comte de Dorset !

(1) *Walter Scott et les Écossais*, par Leitch Ritchie, 1835, p. 272-3.

fidèles à Dieu *et à la Sainte Eglise*, et que vous n'emploierez *ni erreur ni hérésie*, selon votre jugement, *pour discréditer les enseignements des hommes sages* ;

Et aussi que vous serez hommes-liges *fidèles au Roi d'Angleterre sans trahison ou autre fausseté*, et que vous ne connaîtrez la trahison ou la tromperie *que pour la réparer secrètement en en informant le Roi ou son Conseil* (1).

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE — ANGLETERRE

(*Temps des fr.·. Jacques Ier et Charles Ier*).

L'apprenti sera fidèle à Dieu *et à la Sainte Eglise*, au Prince son maître et à Dame qu'il servira (2) »...

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE — ANGLETERRE

(*Temps des fr.·. Charles II et Jacques II*).

XXXII. — Les instructions sont que vous serez hommes fidèles à Dieu *et à la Sainte Eglise*, que vous n'emploierez *ni hérésie ni erreurs dans votre entendement en vue de diviser les enseignements des hommes sages* ;

Et aussi que vous serez hommes *fidèles au Roi sans aucune trahison ou fausseté*, et que vous ne connaîtrez aucune trahison ou fausseté *qu'afin de la réparer en en donnant avis au Roi et Conseil ou autres officiers* (3).

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE — ANGLETERRE

(*Temps du fr.·. Jacques II, le fr.·. Christophe Wren étant Grand-Maître.*)

« La première Instruction est que vous serez fidèles à

(1) Manuscrit publié pour la première fois par le *Gentleman's Magazine* du 31 mai 1815. Lettre de James Dowland, propriétaire du manuscrit.

(2) *Instruction d'Apprenti* (*Harleïan Manuscript*, n° 1942, British Museum).

(3) *General Instructions* (*Buchanan Manuscripts*, 1660 à 1680. Freemason's Hall, London). Je n'ai pas vu ce manuscrit, mais Gould en reproduit une partie.

Dieu *et à la sainte Eglise* et que vous n'emploierez *aucune erreur ou hérésie* selon votre jugement *contre l'enseignement des hommes sages*;

« Et aussi, secondement, que vous serez hommes-liges *fidèles au Roi d'Angleterre sans trahison ou fausseté quelconque et si vous connaissez quelque trahison ou tromperie que vous en donnerez avis au Roi ou à son Conseil* (1)... »

MAÇONNERIE D'YORK

Charte de 926. — *Lois fondamentales.*

« 1. — Votre premier devoir est que vous révérerez Dieu avec sincérité...

Pour cette raison, *vous devez éviter de suivre les fausses doctrines et d'offenser Dieu.*

« 2. — *Vous devez être fidèle à votre Roi*, sans trahison et obéir aux autorités constituées, sans tromperie, en quelque lieu où vous puissiez vous trouver, afin que la haute trahison vous soit inconnue; *mais si vous apprenez qu'il en existe une vous devez immédiatement en informer le Roi* (2)... »

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE — MAÇONNERIE D'YORK

« Le premier article de vos statuts est que vous serez fidèles à Dieu *et à la sainte Eglise*. Et que vous n'emploierez *ni hérésie ni erreur selon votre jugement*, que vous serez non seulement hommes-liges *fidèles au Roi sans trahison*, mais aussi que *vous la réparerez*, si vous le pouvez, *en en prévenant le Roi ou son Conseil* (3)... »

(1) Dans ses *Illustrations of Masonry*, p. 97, le fr.·. Preston nous dit que, de son temps, ce manuscrit appartenait à la Loge *Antiquity* de Londres.

(2) Voir Findel, p. 86. Le fr.·. Krause considère cette charte comme authentique, et le fr.·. Preston affirme que, de son temps, elle existait encore.

(3) Manuscrit de 1693 ayant appartenu à la *Grande Loge de toute l'Angleterre* (*Grande Loge d'York*) et appartenant aujourd'hui à la *York Lodge* n° 236. Il me paraît clair que

COMMENCEMENT DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE
MAÇONNERIE D'YORK
(Sous la reine Anne.)

« Le premier statut est que vous serez hommes fidèles à Dieu et *à la sainte Eglise* et que vous n'emploierez *ni erreur ni hérésie* selon votre propre jugement, *en vue de porter obstacle aux enseignements des hommes sages*;

« Et aussi que vous serez hommes-liges, *fidèles et obéissants au* ROI *d'Angleterre, sans aucune trahison ou autre perfidie, et que vous la réparerez secrètement*, s'il est possible *en en prévenant le Roi ou son Conseil, par le moyen d'une déclaration aux magistrats* (1)... »

La nature des services exigés des maçons de ces temps-là — on peut le voir — diffère peu des services exigés, aux époques romanistes, des archevêques, évêques et membres du petit clergé anglican; en effet, l'ancienne formule de serment que ces derniers étaient tenus à prêter, similaire à l'ancienne formule de serment du haut et petit clergé gallican, renfermait ceci : « Je... jure le très-saint et très-sacré nom de Dieu, et promets à Votre Majesté que, tant que je vivrai, je lui serai *fidèle* et *serviteur*; que... je n'assis-

ce manuscrit de 1693 et qui concorde avec ceux d'Holliwell, Cooke, Harleïan, etc., n'est que la transcription d'un autre antérieur. On est certain qu'il a existé un manuscrit de 1630 (époque de Charles Ier), mais ce document a disparu. Il me paraît évident aussi que la *sainte Eglise* dont il est question dans le manuscrit de 1693 n'a rien de commun avec le protestantisme de Guillaume III, et que le roi d'Angleterre, pour la maçonnerie d'York de l'époque, ne pouvait pas être l'usurpateur appelé dans le royaume par des rebelles et des traîtres.

(1) Manuscrit ayant appartenu à la Grande Loge d'York et appartenant à la *York Lodge* n° 236 (*Kingston Masonic Annuel*, 1871, p. 115).

terai jamais à aucun Conseil ou Assemblée qui se trouve contre son service; *et s'il vient quelque chose à ma connaissance au préjudice d'iceux, d'en avertir Votre Majesté* (1)... »

Maçons et prêtres étaient donc d'accord pour jurer fidélité *à la sainte Eglise, pour défendre le Roi, et pour user des mêmes moyens occultes afin de le prémunir contre toute trahison et tout complot.*

Indépendamment de la forme des invocations placées en tête de la plupart des manuscrits maçonniques indiqués plus haut, la liste des abbés, évêques, archevêques, seigneurs ou rois catholiques-romains qui avaient patronné l'ordre — jointe au fait d'avoir vu, dès 1717, le fr∴ Désaguliers, prêtre anglican, et le fr∴ Anderson, ministre presbytérien écossais, biffer des Anciens Rituels les « vieux restes de romanisme » — montre assez de quelle *sainte Eglise* et de quels *hommes sages* il est question dans les précédents extraits (2).

---

(1). On sait qu'aux termes de l'art. 6 du *Concordat*, un serment de ce genre est encore exigé en France : « Si, dans mon diocèse ou ailleurs, dit-on dans ce serment, j'apprends qu'il se trame quelque chose au préjudice de l'État, je le ferai savoir au Gouvernement... » Quelques aveugles du Grand Orient, en tête desquels le fr∴ Lafferre, cherchent à établir que les statuts de cette obédience l'obligent à faire de la police antireligieuse au service de sectaires.

(2) Il faut noter que les *dissidents anglais* qui, manquant de fidélité à la dynastie légitime et n'acceptant pas alors la tolérance en matière cultuelle, avaient appelé en Angleterre une dynastie protestante étrangère, se composaient de presbytériens, d'indépendants, de baptistes, de quakers et de quelques anglicans. Qui a pu relever de leurs serments les maçons fondateurs de la « Nouvelle Maçonnerie » de 1717?

Au demeurant, il n'y a jamais eu qu'une Eglise qui s'est intitulée la sainte Eglise, et l'on est en droit de sourire quand on voit le fr.·. Gould se donner tant de mal pour faire croire aux naïfs que la maçonnerie britannique fut toujours protestante (1), alors que les manuscrits qu'il cite lui donnent, avec l'Histoire, le plus cruel démenti.

On observe d'ailleurs fort bien, dans les constitutions maçonniques anglaises du 17 janvier 1723, rédigées par le Révérend fr.·. docteur Anderson et approuvées par le fameux fr.·. duc de Warthon, dont j'ai déjà eu l'occasion de parler et qui devait finir dans un couvent catholique, que la maçonnerie de 1717 n'est plus celle des temps antérieurs, qu'elle est bien réellement une *innovation* ou — comme a dit l'ill.·. fr.·. Ragon — une « autre maçonnerie » n'ayant rien de commun avec l'Architecture des maçons respectueux des anciens statuts.

Un maçon, disent ces Constitutions, est obligé par sa nature d'obéir à la Loi morale, et s'il entend bien l'art, *il ne sera jamais ni un athée stupide, ni un libertin irreligieux. Mais quoique les maçons*, dans les anciens temps et en chaque contrée, *furent adjurés d'être de la religion de cette contrée ou nation*, quelle qu'elle fût, on pense à présent *plus expédient de les obliger seulement à suivre cette religion sur laquelle tous les hommes s'accordent, laissant à eux-mêmes leurs opinions particulières, c'est-à-dire d'être hommes bons et fidèles, ou hommes d'honneur et d'honnêteté, quelles que puissent être les dénominations ou croyances dans lesquelles ils se distinguent entre eux.* Pour cette raison, la maçonnerie devient le centre d'union et le moyen d'établir une amitié sincère

(1) *Hist. of Masonry*, vol. , p. .

entre les personnes qui, autrement, resteraient dans un éloignement perpétuel les unes des autres.

Ce langage, comparé à celui des anciens statuts maçonniques, fait suffisamment voir que, dans l'intérêt d'une secte en rivalité avec une autre très puissante, la politique du célèbre On, c'est-à-dire des fr.·. Désaguliers et Anderson *s'érigeant en pouvoir régulier*, a été de réunir une grande quantité d'éléments dans tous les cultes autres que le « romanisme » et même dans toutes les religions autres que la chrétienne, et de revenir à l' « antique doctrine des mystères ».

Afin qu'on n'en doute pas, le fr.·. Anderson lui-même a fait, en 1738, une retouche à ses Constitutions de 1723, et cette retouche, dont l'importance ne peut échapper à personne, la voici :

« Un maçon est obligé, par sa nature, d'obéir aux Lois morales, *comme un vrai Noachite*, et s'il comprend bien l'art, il ne sera jamais ni un athée stupide, ni un libertin irreligieux, *et n'agira pas contre la conscience*. Dans les anciens temps, les maçons *chrétiens* étaient adjurés *de se conformer aux usages chrétiens* dans chaque contrée *où ils voyageaient ou travaillaient. Etant de toutes nations et même de diverses religions* (1), *ils sont aujourd'hui adjurés* (2) *d'adhérer à* cette religion sur laquelle tous les hommes s'accordent (laissant à chaque frère sa propre opinion particulière) qui est d'être bons et fideles en

(1) Quand, en 1717, les quatre pauvres petites Loges de Londres se séparèrent de la *Grande Loge d'York* pour former une « autre maçonnerie », où étaient donc ceux de ses membres qui étaient de « toutes les nations » et de « diverses religions ? »

(2) Par qui adjurés ? sinon simplement par les partisans de la nouvelle dynastie ?

hommes d'honneur et d'honnêteté. *Ils peuvent être distingués les uns des autres, parce qu'ils s'accordent tous sur les trois grands principes de Noé, assez pour conserver le ciment de la Loge.* Ainsi la maçonnerie devient le centre d'union, *etc...* (1) »

Dans cette *innovation*, dont on comprend bien la vraie raison, et qui a été grandement approuvée par fr.·. abbé Barruel, jésuite aboli (2), le seul fait chrétien sera, au moment d'une initiation d'ailleurs sollicitée, d'arriver à décider un juif, un bouddhiste, un talapoin, un musulman, un bonze, un fétichiste, — qui restera libre d'exercer son culte particulier dans le monde profane — à prêter serment sur la SAINTE BIBLE, renfermant, comme chacun sait, l'*Ancien Testament* et le *Nouveau Testament*.

Mais, après tout, les fr.·. Désaguliers et Anderson, voulant assurer la paix à la dynastie protestante au moyen d'une sorte de théosophie universelle, étaient-ils vraiment des innovateurs ?

Je vois qu'en 1558, un archevêque de Dublin, Georges Bronswell, écrivait : « Il y a une fraternité, fondée depuis peu de temps... qui en séduira beaucoup d'autres. Ses membres, pour la plupart, vivent à la manière des scribes et des pharisiens et essaieront d'abolir la vérité. Ils auront du succès, parce que cette sorte d'individus se tournent sous différentes formes : avec les païens, ils seront païens ; avec les athées, ils seront athées; avec les Juifs, ils seront

(1) Les mots soulignés dans ce passage sont ceux ajoutés en 1738 aux constitutions de 1723.

(2) *Mém. pour servir à l'Hist. des Jacobins*, édit. 1797, v. II, ch. VIII et suiv.

Juifs; *avec les réformateurs, ils seront réformateurs* »... Et j'observe que ces individus — cependant vrais disciples de saint Paul (1) — avaient alors une politique différente de celle des maçons, puisque nous avons vu, par les anciennes Instructions maçonniques, que ces derniers juraient fidélité au Roi et à la sainte Eglise, tandis que les membres de la fraternité dont parle l'Archevêque Bronswell, tout en appartenant à la « Sainte Eglise », se répandaient partout en accommodant leur religion, comme fit le P. de Rhodes, au goût des nations qu'ils visitaient et, comme le prouve l'Histoire, en ne restant pas toujours fidèles aux rois (2).

Je pourrais observer aussi que, du temps du fr∴ Désaguliers, prêtre anglican, l'Eglise grecque, l'Eglise romaine et les portions anglicanes de l'Eglise, formaient parfaitement le corps catholique, l'Eglise universelle (3); et je pourrais faire suivre cette observation de beaucoup de remarques bien curieuses sur le *zodiaque céleste*, *mystique* et *spirituel*, mais je reviens à mon sujet, sans plus insister.

Selon le Règlement de la maçonnerie *moderne* de 1717, il était dit, au moment de l'installation d'un maître de Loge :

---

(1) 1re *Epitre aux Corinthiens*, IX, 19, 20, 21, 22.

(2) Dans le catéchisme du P. de Rhodes, on voit la religion catholique romaine accommodée à la sauce bouddhique : Bouddha y est le frère de Jésus. Ce catéchisme a été publié dans la *Grammaire turque* de Du Ryer.

(3) *The Catholic Religion. A Manuel of Instruction for Members of the anglican church*, by the Rev. Vernon Staley, Chaplain Priest of the House of Mercy, Clewer (Oxford, London, New-York, 1894), p. 60.

II. — Vous acceptez d'être un sujet paisible et heureux de se conformer aux lois de la contrée dans laquelle vous résidez;

III. — *Vous promettez de ne pas participer aux complots ou conspirations*, mais de vous soumettre patiemment aux décisions de la suprême législature (1);

... Vous admettez qu'*il n'est pas au pouvoir d'un homme quelconque ou d'une corporation d'hommes, de faire des changements ou des innovations dans le corps de la maçonnerie* (2).

Tout cela était parfait de la part de la Maçonnerie *moderne* composée d'*innovateurs* défendant la dynastie étrangère; mais c'est précisément un Règlement de ce genre que la maçonnerie *ancienne*, fidèle aux vieilles Instructions maçonniques, reprochait aux maçons dits *modernes* de n'avoir pas respecté sous l'ancienne dynastie, à l'époque où tout maçon jurait « fidélité au Roi et à la *Sainte Eglise* » et promettait de dénoncer au monarque les trahisons et les complots dirigés contre lui.

Je ne veux pas examiner si Bossuet a eu raison de dire que « les révolutions des Empires sont réglées par la Providence et servent à humilier les Princes (3) »; je ne veux pas rechercher ce que

(1) *Illustrations of Masonry*, par le fr.·. Preston, édit. 1787, p. 98.

(2) *Illustrations of Masonry*, p. 101. Si, en 1717, il n'était au pouvoir de personne de faire des changements ou des innovations dans le corps de la maçonnerie, qui donc avait donné aux fr.·. Désaguliers et Anderson le pouvoir d'innover et de faire fi des Anciennes Instructions maçonniques ? Se faire usurpateur et défendre aux autres d'usurper est chose très habile; cette politique des anciens et nouveaux conquérants est la même quand, se parjurant et innovant, on défend ensuite aux autres de faire ce qu'on a fait soi-même.

(3) *Disc. sur l'Hist. univers.*, Bossuet, 1681.

Mme de Maintenon, parlant des insuccès du Prétendant en 1716, a voulu dire par ces mots : « Les pensées de Dieu sont différentes des nôtres (1) »; je ne veux pas voir si la dynastie humiliée des Stuarts, en travaillant comme elle a travaillé après sa chute, n'a pas agi contre les règlements de la Providence et contre les pensées de Dieu.

Je raconte simplement sans parti pris, comme tout historien impartial doit faire, et, par ce qui précède, je ne cherche qu'à bien faire comprendre au lecteur la différence qui exista réellement entre le parti *anglais* et le parti *écossais*; entre la maçonnerie dite *moderne*, innovée à Londres *un mois après le Traité de la Triple Alliance*, et la maçonnerie *ancienne* continuée par les partisans de la dynastie déchue; entre les *innovateurs* de 1717, se posant en seuls maçons authentiques, et les pseudo-*Gormogons* de 1724 qui, voulant qu'on respectât toujours les anciens Rituels, furent considérés par les innovateurs comme des soldats du Pape.

Pour mieux savoir encore à quoi s'en tenir, on fera bien de méditer les lignes suivantes que j'extrais d'une lettre écrite au journal *Light* de Londres, en mai 1896, par l'ill.·. fr.·. Berks T. Hutchinson, D. D. S., L. D. S., P.·. M.·., R.·. A.·., 33e :

Je crois fermement que, lorsque sera comprise la *liaison ésotérique* et *subtile existant entre la Franc-maçonnerie et l'épiscopalisme* — PARTICULIÈREMENT ROMANISME

(1) Lettre de Mme de Maintenon à Mme de Caylus, 19 fév. 1716 (*Mém. et Lettres de Mme de Maintenon*, 1778, vol. XII, p. 184).

PUR ET SIMPLE — un compromis sera effectué entre toutes les branches de la chrétienté (1)...

Qu'on observe sur quoi porte la différence entre les *Constitutions de* 1723 et les *Anciennes Instructions maçonniques*, et la lumière se fera complète.

Chapitre IV

« Tant que le philosophe n'excède point les limites de la vérité, ne l'accusez pas d'aller trop loin. »

Siéyès.

Ces deux maçonneries rivales, dont l'une traversait naturellement l'autre, et qui, s'espionnant mutuellement, avaient à leur tête une noblesse profondément divisée, installaient à chaque instant, pour des fins très explicables, des Loges civiles ou *militaires* un peu dans tous les pays, — et l'on a pu constater, par les faits relatés dans les précédents chapitres, que c'est la maçonnerie des Stuarts qui, en France, du temps des fr.·. Derwentwater et Ramsay tenait encore le haut du pavé.

Il ne me semble pas douteux, quand je relis les Histoires maçonniques françaises, qu'on a voulu dissimuler la vérité relativement à cette époque. Autrement, comment s'expliquer que ces recueils soient si complets quand il s'agit de révéler des mystères

(1) *Light* du 23 mai 1896. — Il faut remarquer que l'*épiscopalisme*, en Angleterre, n'est pas autre chose que le catholicisme anglican, religion qui fut celle du fr.·. Désaguliers.

égyptiens remontant à 2000 ans avant notre ère, et si mal documentés quand il ne s'agit plus que de faits accomplis en France entre 1690 et 1743 ?

En 1690 et 1721, la maçonnerie *ancienne* continuée par les Stuarts a sûrement établi des Loges en France. Les Dossiers du Grand-Orient relatifs aux Loges militaires établissent, dit-on, qu'une *Loge Parfaite Égalité* existait en 1690 dans le régiment irlandais de Walsch au service de Louis XIV. Après cela, d'autres Loges ont dû être fondées, puisque — selon le fr ∴ Robinson (1) — il y avait des maçons gradés à la Cour de France en 1716, et que, de plus, des troupes irlandaises et écossaises continuaient à servir le gouvernement français.

Dès 1725, époque où apparaît le fr ∴ Ch. de Derwentwater, on voit naître encore d'autres Loges « dont on ne connaît plus les titres aujourd'hui » et auxquelles certains historiens maçonniques anglais donnent la qualification d'*irrégulières*, comme s'il était vraiment indispensable, à cette époque, de relever de l'*innovation* du fr ∴ Désaguliers pour être maçon *régulier*, et comme si une maçonnerie *régulière* n'avait pas existé avant la colossale *irrégularité* commise en 1716 par les partisans de l'Art royal au service privé de Georges Ier. Puis on nous cite, comme fondée le 7 mai 1729 (2), une *Loge au Louis d'Argent*, dont un fr ∴ Le Breton (de la Grande-Bretagne sans

(1) *Proofs of Conspiracy*, etc., par le fr∴ Robinson, édit. 1798, p. 28. — *Hist. pitt. de la Franc-maç.*, par le fr∴ Clavel, p. 164-165, etc.

(2) *Orthodoxie maçonnique*, par le fr∴ Ragon, p. 39-40, etc

doute) aurait été le vénérable, et qui, en 1732, serait devenue la *Loge n° 90* ; ensuite, comme fondée en 1732, une Loge chez le fameux traiteur Landelle, établi dans la rue de Bussy, Loge qui se serait appelée, à certain moment, Loge d'Aumont, parce que le duc d'Aumont y aurait reçu l'initiation jusqu'au grade de maître (1).

Tout cela est mensonger. Il est manifeste qu'on a cherché à répandre de la confusion autour de la première moitié du dix-huitième siècle afin de dérouter et tromper les curieux, et l'on pourrait dire de nos Histoires maçonniques ce que le fr .·. Frédéric II, dans ses *Mémoires*, disait des autres Histoires : qu'elles sont des compilations de mensonges mêlées de quelques vérités. Qui sait même si ce n'est pour cette raison que le fr .·. Gould, citant un auteur profane, ajoutait : *Il n'était pas franc-maçon et ceci augmente la valeur de son témoignage* (2)... Au reste, on saisit davantage l'intention des imbroglios forgés, quand — après nous avoir dit qu' « en 1735 une députation des Loges de Paris, dont faisait partie Derwentwater, demanda à la *Grande Loge d'Angleterre* l'autorisation de se former en *Grande Loge provinciale* » — le fr .·. Clavel nous assure que cette autorisation ne fut

(1) *Précis hist. de la Franc-maç.*, par le fr.·. Bésuchet, 33°, 1829, t. I, p. 28. — *Hist. pitt. de la Franc-maç.*, par le fr.·. Clavel, 33°, 1844, p. 108. — *Manuel du Franc-maç.*, par le fr.·. Bazot, 33°, édit. 1845, t. I, p. 68. — *Orthodoxie maç.*, par le fr.·. Ragon, 33°, p. 39-40, etc.

(2) *Hist. of Freemasonry*, par le fr.·. Gould, 1886, vol. III, p. 80.

pas accordée *parce que les Loges parisiennes avaient une tendance politique trop marquée* (1).

Si cette tendance politique avait été d'accord avec le Traité de la Triple-Alliance, si elle avait été en faveur du fr .·. Georges II, l'ex-pupille du fr .·. Désaguliers, si les Rituels de la maçonnerie *ancienne* continuée en France par les partisans des Stuarts n'avaient pas été ceux des Loges parisiennes, on comprend bien que la députation maçonnique de Paris aurait été reçue à Londres avec enthousiasme; mais le fr .·. Derwentwater, tout autant que le fr .·. Ramsay, n'admettait que l'architecture *romaine* définie dans les anciennes Instructions maçonniques anglaises, et conséquemment, les Loges fondées par ces deux catholiques étaient de celles avec lesquelles, en dépit de la tolérance étalée dans les Constitutions d'Anderson, ne pouvait pas frayer la maçonnerie *moderne* des fr.·. Anderson et Désaguliers.

Chose vraiment remarquable: le fr .·. Clavel sait que le fr .·. Derwentwater, accompagné d'une députation des Loges de Paris, se serait rendu à Londres en 1735, et le même fr .·. Clavel — qui a compulsé tant d'Archives jusques et comprises celles du *British Museum* — ignore que cette Bibliothèque possède de vulgaires collections de journaux dans lesquels on trouve rapportés bien des faits maçonniques concernant la France et ses relations avec la *Grande Loge de Londres* dite *d'Angleterre*.

Par exemple, le numéro du 7 septembre 1734 de la *Saint-James Evening Post* contient ceci :

(1) *Hist. pitt. de la Franc-maç.*, par le fr.·. Clavel, p. 119.

Nous apprenons de Paris qu'une Loge de Maçons Libres et acceptés a été tenue dernièrement dans la maison de Sa Grâce la duchesse de Portsmouth, où Sa Grâce le duc de Richmond, assisté d'un autre noble Anglais de distinction (1), le président Montesquieu, le brigadier Churchill, Ed. Yonge et Walter Strickland, écuyer, admirent plusieurs personnes distinguées dans la très ancienne et honorable Société...

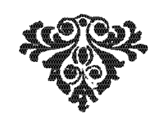
Le même journal, dans son numéro du 20 septembre de l'année suivante, dit encore :

On écrit de Paris que *Sa Grâce le duc de Richmond et le Révérend docteur Désaguliers* .·. .·., autorisé par le Grand-Maître actuel (sous sa signature et son sceau, et sous le sceau de l'Ordre), *ayant convoqué une Loge à l'Hôtel de Bussy*, dans la rue de Bussy, plusieurs nobles et gentilshommes ont été admis dans l'Ordre (2).

TÉDER.

(1) Ne pouvait-on pas nommer cet autre *noble* Anglais *de distinction ?*

(2) Si le fr.·. Derwentwater, condamné à mort en Angleterre en 1716, pouvait s'y rendre sans danger en 1735, il ne faut pas s'étonner de ce que le fr.·. Désaguliers, prêtre anglican né en France, ait pu se rendre à Paris, dans un temps où l'on donnait la chasse aux protestants français dans la capitale même.



Les Mystères de l'occulte

Le temps passa sans apporter à l'inconsolable amant les nouvelles attendues quotidiennement. Tous les jours, il surveillait la route, dans l'expectative vaine : le facteur faisait signe de la tête négativement, et le jeune homme, de plus en plus morne, s'enfonçait dans le bois. Il passait de longues heures au lieu même où il avait rencontré la jeune nymphe, auprès de la fontaine murmurante et couronnée de pampre et de lierre. Allongé dans l'herbe, les yeux mi-clos et humides, il rêvait éperdument à la bien-aimée qui ne devait pas revenir, et dont il espérait quelque tendre message.

Ainsi, six mois se passèrent, mélancoliquement, toujours dans l'attente morose et passionnée.

Il trompait les heures qui ne fuyaient pas assez vite, à son gré, en relisant Virgile, son poète favori, ou Homère et Platon.

Mais cette consolation était insuffisante, éphémère. Ses sens, qui avaient goûté les joies suprêmes et mystérieuses, s'affolaient d'une si longue continence.

Son cœur réclamait impérieusement l'adorée, et l'adorée ne venait pas.

Un matin qu'il était plus morose que de coutume, tandis qu'il détaillait minutieusement le bijou qui lui rappelait les doux souvenirs d'autan, une particularité le frappa. Il ôta rapidement la bague de son doigt fuselé, et l'examina attentivement. A l'intérieur, l'anneau d'or portait une inscription en lettres microscopiques, qu'il déchiffra sans peine, cependant, tant ces lettres étaient nettes, d'un dessin précis, fini. Cette inscription, en latin, il la répéta plusieurs fois de suite : *Sponte vel necessitate*, sans comprendre le sens mystérieux de ces mots qu'il traduisait couramment.

Cela le rendit rêveur et inquiet. Le plus léger incident prenait à ses yeux une importance capitale ; il exagérait toute chose et se forgeait des pressentiments chimériques, à propos de petits riens...

Comme pour confirmer son effroi des menus faits qu'il observait journellement, le lendemain, la missive attendue arriva enfin.

Il tournait et retournait l'enveloppe à l'écriture ténue et féminine, n'osant l'ouvrir, la flairant pour se convaincre qu'elle ne lui apportait pas le germe d'un désespoir qu'il sentait confusément suspendu au dessus de sa tête, dans l'ambiance lourde.

Enfin résolu, ayant banni l'appréhension qui le rendait timide, il fit sauter le cachet et s'empara de la lettre, qu'il dévora en un clin d'œil. Elle était brève, du reste — une douzaine de lignes — ... mais c'était suffisant pour briser le cœur de l'adolescent.

Il pâlit affreusement, ses yeux se révulsèrent, et il poussa une plainte lamentable .. Ses espérances les plus chères, ses rêves les plus tenaces s'écroulaient subitement, tristes ruines, d'une plus triste réalité!

Néanmoins, il fit un effort; sa volonté défaillante d'adolescent réagit, et les lèvres crispées par une souffrance trop aiguë pour son âge, il relut la lettre fatale, prenant plaisir, semblait-il, à s'enfoncer chaque mot dans le cœur, comme autant de coups de poignard!

« Mon cher Ami,

« C'est fini, notre rêve! Hélas! je pleure, et mes sanglots ne sauraient remédier à la vérité. Je pleure, et mes larmes cuisantes ne sont pas les consolatrices de nos peines. Je souffre, et ma souffrance ne peut rien contre l'impitoyable destinée! Mon père, malgré mes supplications, m'unit aujourd'hui à un homme que je n'aime pas, que je ne peux aimer, et que je déteste déjà. C'est un ambassadeur, le marquis de Marenval, que l'ambition de mon père me fait épouser malgré mes répulsions qu'il ne peut comprendre.

« Pardonne le mal que je te fais; songe à mon désespoir et ne m'accable pas de ton mépris. Seul, je t'ai aimé, seul, je t'aimerai toujours. Je suis la plus malheureuse des femmes. Dans deux heures, je serai unie, et déjà l'on m'épie... Je suis obligée de me confier à ma discrète et bonne Mariette pour te faire parvenir... »

. . . .

Les larmes de la future ambassadrice, mouillant les dernières lignes, rendaient incompréhensible la fin de l'épître. Mais que pouvait-elle ajouter à ces quelques lignes brèves et heurtées, écrites sous l'impulsion de sentiments contradictoires, dans une minute de trouble moral qui rendait sa tâche particulièrement pénible ?

Et le pauvre amant ? Qu'avait-il besoin de plus longs commentaires ? Les lignes menues, écrites d'une main nerveuse, effacées par des taches pâles — des larmes de fiancée et d'amoureuse — ne disaient-elles pas éloquemment l'évanouissement de ses suprêmes désirs d'amante ?

*
* *

Rester aux lieux qui lui rappelaient les plus douces heures de sa jeunesse, c'était vouloir retourner inutilement le couteau dans la plaie, c'était ressasser les mêmes choses puériles et attachantes, ces choses qui vous lient le cœur par mille fibres vibrantes et sensibles. Il valait mieux rompre entièrement avec le passé, tâcher d'oublier ces instants exquis où il avait atteint le summum du bonheur...

En s'éloignant, il oublierait, il se consolerait ; l'amertume dont son cœur était plein s'épancherait goutte à goutte, et il ne resterait bientôt plus qu'une lie invisible, insoupçonnée, la lie des fins d'amour, la lie des rancœurs, cette petite chose, enfin, qui nous empoisonne l'existence lorsqu'on la remue trop violemment...

A toujours se promener dans le bois solitaire, à toujours visiter la claire fontaine murmurante et enguirlandée de pampre et de lierre, il subissait l'ascendant moral qu'expriment les choses inanimées. Le fantôme de l'amour appesantissait ses épaules juvéniles, trop faibles pour le porter.

Il prit alors le parti énergique de s'éloigner à tout jamais de ces lieux pittoresques où s'égaya sa jeunesse heureuse.

Un clair matin de printemps, alors que les oiseaux saluaient éperdument le renouveau de la nature, le retour des beaux jours, il alla dire adieu à tout ce qu'il aimait, à la fontaine claire, au ruisseau limpide dans l'herbe verdoyante, aux pinsons et aux fauvettes, témoins de ses amours, aux arbres séculaires et moussus, dont le feuillage avait abrité sa tête brune et celle de l'adorée...

Il dit adieu à toutes ces choses muettes et éloquentes pourtant dans leur mutisme, et s'en fut, sans un regard en arrière, le cœur plein de sanglots, la tête vide, la bouche amère, les prunelles reflétant une immense désespérance, une immense lassitude.

La vie, dont il faisait ainsi la cruelle expérience, le frappait d'un coup droit et dur, l'armait homme pour les luttes futures. Ainsi de notre sagesse, qui ne peut s'acquérir qu'en perdant nos plus chères illusions.

*
* *

Nous le retrouverons en Italie, dans la ville des pontifes, s'émerveillant — avec une légère mélancolie au fond de son enthousiasme — des beautés célèbres

de l'architecture et de la peinture. Il n'était pas seul. Un personnage l'accompagnait dans ses pérégrinations, sorte de Mentor instruit, qui lui expliquait les merveilles accumulées là depuis des siècles et des siècles. Ce personnage, qui dissertait avec éloquence et érudition sur tout ce qu'un homme peut connaître au déclin de la vie, était en effet le mentor ou mieux le précepteur du jeune homme.

Impressionné par son inépuisable science, Marc l'avait engagé à le suivre dans ses voyages, et le bonhomme, qui gagnait misérablement sa modeste existence à écrire des articles et des brochures sur l'archéologie, la numismatique, la musique, la littérature, avait saisi avec empressement cette occasion unique de faire le tour du monde. C'était son rêve, ce voyage dans les contrées mystérieuses et inexplorées où gisent les décombres et les ruines des civilisations millénaires. Le savant exultait à la pensée des futures découvertes qu'il pourrait faire en Chaldée et dans l'Inde, où il n'avait jamais pu aller, à cause de sa misère.

Marc écoutait avec déférence les leçons du savant, pour lequel tout était prétexte à de longues et minutieuses explications. Le vieux maître, avec une autorité incontestable, lui enseignait toutes les sciences et tous les arts, depuis la littérature ancienne et contemporaine, jusqu'à l'astronomie, en passant par les mathématiques, l'archéologie, la sculpture, la peinture, la musique. Il n'y avait, dans cet enseignement, ni méthode ni but précis, et cependant l'élève faisait des progrès surprenants. C'est que maître Jacobus —

ainsi se nommait le savant — ne parlait pas dans le vide, ni abstraitement : il avait soin de matérialiser sa leçon et de la rendre plus concrète par des exemples frappants.

La tour penchée de Pise rappelait Galilée : c'était l'occasion d'une leçon de physique. Le mentor racontait l'histoire de l'illustre mathématicien, et expliquait ensuite les lois des oscillations du pendule et la rotation de la terre.

Une visite au Vatican était prétexte à des remarques judicieuses sur les peintres de la Renaissance et les chefs-d'œuvre de ces génies. Chemin faisant, c'était une courte digression sur l'histoire de l'Italie romantique, c'était quelque bref aperçu sur la valeur artistique de ce peuple éminemment artiste, c'était le rappel d'une légende, Roméo et Juliette, par exemple. Une pierre donnait lieu à un cours d'archéologie; une pièce de monnaie, à une conversation intéressante sur la numismatique; un beau paysage, à une revision de l'histoire ancienne; les ruines de Pompéi étaient le thème de causeries interminables roulant sur les mœurs et coutumes des Romains : on y voyait défiler cohortes et esclaves, gladiateurs et belluaires, banquets et festins, courses et jeux, la vie publique et la vie privée de ce peuple enseveli.

Le jeune homme avait ainsi appris beaucoup de choses utiles à connaître, et sa science s'étendait chaque jour davantage. Il apprenait aussi à se consoler. Maître Jacobus, qui avait été le confident naturel de son malheureux amour, le réconfortait, d'abord avec des paroles très douces, puis en faisant appel à

son énergie, et enfin par quelques sentences philosophiques.

— Il n'y a qu'une seule maîtresse fidèle, se plaisait-il à répéter, et cette maîtresse est la science. Comme les femmes, elle a bien quelques caprices, mais ces caprices-là, nous pouvons les sonder, les définir et aussi les maîtriser.

— Eh ! faisait l'amant, la science n'est pas la vie humaine. Les spéculations métaphysiques et les vers d'Homère ne sont pas le but suprême, ici-bas, de nos luttes et de nos pensées. Le cœur est à Eros, si le cerveau appartient à Hermès.

— Bah ! soupirait le bonhomme, dont les yeux s'embrumaient, le cœur est un capricieux despote !

— Et la science une maîtresse volontaire !

— Volontaire, peut-être, mais non cruelle, ni décevante. Il n'y a pas de traîtrise dans les formules précises. Tandis que la femme, oh ! oh ! bien fol est qui s'y fie !

— Cependant...

— Non ! Croyez-moi, jeune homme, tenez-vous-en à cette épreuve. Vous avez été bien malheureux, et je vois et je sens que vous l'êtes encore... Que vous réserverait une nouvelle passion ? Déboires, regrets, amertumes ! Le bonheur tel que vous le concevez n'existe pas en ce monde.

— Pourtant, reprenait Marc, nous avons des exemples touchants de cet amour infini auquel vous ne voulez pas croire. Ici même, dans cette Italie exaltée, dont vous aimez me raconter les fastes et la grandeur, Roméo et Juliette n'offrent-ils pas le tableau

d'une passion toujours soutenue et également partagée ?

— Cet amour que vous me rappelez à tout propos, comme pour me convaincre de l'inanité de mes utopies sur le bonheur, comme pour me convaincre que vous devez aimer, que c'est là notre but humain, n'est pas une exception, une dérogation aux lois universelles. Ce qui est une exception, c'est votre amour à vous... Je vous étonne, mais je ne vous étonnerai plus lorsque vous connaîtrez le mécanisme des sentiments et des passions.

— Apprenez-moi donc cette nouvelle science ?

— Je ne peux vous parlez des sentiments en ce moment. Vous n'y êtes nullement préparé, tant s'en faut : c'est une longne initiation que nous poursuivrons chaque jour...

*
* *

Ainsi quinze années se passèrent, en pérégrinations à travers le monde. Voyageant aux pays inconnus, ils avaient appris bien des langages et bien des sciences mystérieuses, ils avaient rapporté une somme incalculable de connaissances et de souvenirs précis.

Maître Jacobus avait pu réaliser son rêve de savant : il avait pu fouiller avec une frénésie d'archéologue passionné les ruines majestueuses de l'Assyrie et de la Chaldée ; il avait pu pénétrer dans les cryptes des Pyramides et interroger les momies au sommeil éternel. Il avait compulsé, dans l'Inde, les livres sacrés enfouis au plus profond des sanctuaires ; il avait vécu avec les brahmes et les fakirs, s'initiant à leurs sciences

étranges, dont il n'avait eu, jusqu'alors, qu'une faible idée, et s'émerveillant de l'immense sagesse de ces prêtres.

Le savant avait vieilli, dans ces quinze années. Mais si son corps était devenu squelettique et parcheminé comme celui d'une vieille momie, il conservait néanmoins toute sa vigueur ancienne. Ses yeux, malgré l'usage prolongé de leur acuité sur les antiques écritures, étaient encore excellents, vifs et brillants. Ses doigts ne tremblaient pas, si ce n'est pour s'emparer de quelque précieux document, parchemin ou pierre sculptée aux hiéroglyphes bizarres.

Marc avait bien changé, lui aussi. Il était devenu un beau garçon de haute stature, possesseur d'une barbe brune sous laquelle on ne pouvait guère reconnaître l'adolescent de jadis, l'adolescent épris d'une ambassadrice !

Mais ses beaux yeux de myosotis, toujours immenses et limpides, se voilaient parfois d'une douce mélancolie ; sa bouche rouge sous la moustache noire se plissait amèrement.

C'est qu'il n'avait pu oublier, malgré l'absence longue, malgré la science absorbante, malgré tout. La douloureuse cicatrice s'était lentement fermée, mais le cœur tressaillait encore, quelquefois, aux douces évocations, aux sentimentales réminiscences.

La fillette d'antan n'avait pas disparu à tout jamais de sa mémoire ; l'amour de sa jeunesse n'avait pas disparu à tout jamais de ses rêves... Il aimait toujours ; il aimait d'un amour indéracinable, profond, d'un amour unique et grand, moins violent, moins

ardent qu'autrefois, moins charnel aussi, mais non moins puissant.

*
* *

— Quel merveilleux paysage, et comme il repose la vue, après les déserts brûlants de Lybie, les plaines incommensurables de la Chaldée et les jungles immenses de l'Inde! J'aime à contempler ces grêles campaniles et ces maisons rustiques, après les temples magnifiques où s'éternisent d'impotents bouddhas!

C'était Marc qui parlait ainsi en mettant pied, après son long périple, sur la terre immortalisée par Virgile et le Tasse.

— Les pyramides et les sphinx, les palais en ruines de Sargon et d'Assur-bani-pal, les imposantes pagodes où sommeille béatement Çakya-Mouni, tout cela exalte, certes, notre imagination d'Occidentaux, qui se calme dans la tranquille ambiance de la belle Italie. A franchement parler, j'éprouve autant de plaisir à admirer les clochetons de Saint-Marc, la basilique de Saint-Pierre, les gondoles de Venise, si rapides et légères, où se prélassent les charmantes dogaresses, qu'à contempler ces monuments aussi énormes que fastueux et inutiles...

— Oui, on se rapproche des lieux où s'écoula votre enfance, répliqua Maître Jacobus en souriant malicieusement. Vous avez hâte, après une si longue absence — éternelle pour un amoureux — de revoir la fontaine claire couronnée de pampre et de mousse, le joli bois solitaire et touffu où sifflent gaîment merles et pinsons, le sentier où vos pas couchèrent

les herbes et les fleurettes... Rien ne sera changé : la nature est éternelle ! Seuls, nos sentiments se dissipent, notre cœur s'effrite, notre sensibilité s'émousse.

— Hélas ! murmura le jeune homme dont les yeux s'humectèrent, vous ravivez de bien cruels et bien doux souvenirs. Qui vous dit que je pensais à ce pieux pèlerinage ?

— Enfant ! enfant ! Crois-tu donc m'abuser par cette feinte surprise ? Mais depuis que tu l'as quitté, ce lieu charmant, tu n'aspires qu'à y retourner ! Tu y as vécu des heures trop douces et trop exquises pour que cela s'efface de ta mémoire, et ce serait méconnaître le cœur de l'homme que de croire à un si complet oubli.

Marc soupira ; ses prunelles pures se voilèrent rêveusement, sa pensée s'envola...

Le vieux savant respectait cette profonde mélancolie, qu'il comprenait vivement. Il s'amusa à déchiffrer un curieux manuscrit, qu'il venait de sortir de sa poche.

Au loin, le soleil se levait majestueusement, illuminant, irrisant les vagues étincelantes de la mer. Brindisi sortait de son manteau de brume légère et floconneuse, et les flèches de ses églises semblaient d'or au milieu de l'épanouissement de lumière. A l'ouest, les Apennins se découpaient merveilleusement dans la pureté de l'éther.

— Maître Jacobus, appela le jeune homme, parlez-moi donc de votre projet, vous savez, l'unité des races latines ?

Le savant sourit, rengaina son précieux manu-

scrit. Il demeura quelques minutes sans répondre puis, d'un geste large, embrassant le panorama de Brindisi aux Apennins, il murmura :

— Voici la terre latine ! Sur ce sol fécond naquirent les plus grands artistes dont s'honore l'univers. Sur ce sol fécond naquirent les plus grands artistes dont s'honore l'univers. Sur ce sol fécond, ensanglanté souvent fois par les guerres et les rivalités, par les actions et les émeutes, a poussé le rameau vigoureux de notre grande race aux vertus héréditaires. Mais ce rameau, jadis robuste et puissant, est épuisé ; ses fruits sont rares et ne peuvent atteindre à la maturité. Il faudrait élaguer les branches qui l'épuisent, lui infuser une sève nouvelle et généreuse...

— Alors, sérieusement, vous croyez, Maître, que l'unité des peuples latins est réalisable ? Depuis fort longtemps vous caressez cette chimère et tentez de me la faire partager. J'avoue que c'est une entreprise noble qui me séduit volontiers, qui m'enthousiasme même, mais à laquelle je me heurte...

— Cependant, si elle vous enthousiasme autant que vous le dites, pourquoi soulevez-vous d'éternelles objections ? Votre scepticisme ne se concilie guère avec votre ardeur !

— Non ! L'idée même que vous m'exposez depuis ma jeunesse et que je suis arrivé à croire mienne, presque, n'est pas pour me rebuter. J'envisage comme vous le but d'une telle réalisation. Mais ce qui me décourage, c'est le côté pratique de la question. Que pouvons-nous, vous et moi, livrés à nos seules forces ?

— Bravo ! enfin, j'aime à vous entendre parler

ainsi. Donc, la seule chose qui vous inquiète, c'est le but matériel, si je puis dire, et non le but moral. Mais nous ne serons pas seuls ! Laissez-moi vous désabuser. Croyez-vous donc qu'il n'y a pas des hommes de haut mérite qui font le même rêve que nous ? Eh bien ! si nous nous unissons, si nous groupons nos cerveaux, la force jaillira, telle l'étincelle électrique ! Ce que nous ne pouvons faire, vous et moi, nous le ferons lorsque nous serons dix, vingt, trente, cent, mille ! Sans cesse de nouvelles intelligences viendront grossir notre bataillon et alors, droit au but !

L'enthousiasme du bonhomme se communiquait à Marc. Une flamme audacieuse illuminait les prunelles flétries de Jacobus et les prunelles limpides de son disciple. Le rêve de leur vie devenait tangible, sous la seule puissance de leur foi.

Unir les peuples latins, rénover l'art et la politique, rétablir le culte chancelant : telle était leur destinée précise ; et, croyant tous deux à l'aveugle *fatum*, ils envisagèrent le fait non plus comme simplement possible, mais comme nécessaire et rigoureux !

— Je suis vieux, murmura Jacobus, *mihi valde opus est amico* : veux-tu être celui-là ? Inclinant vers la tombe, j'aimerais que l'œuvre ébauchée fût poursuivie, et qu'un autre en prît la tâche. Je deviens débile, et tu es dans toute la splendeur d'une jeunesse robuste...

— Je serai celui-là ! fit Marc d'une voix solennelle et grave. Cette tâche, je l'accepte avec enthousiasme et foi, et je la poursuivrai jusqu'au but final !

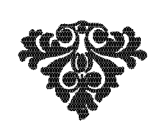
— Merci, mon enfant! Tu me rends bien heureux. J'ai confiance en toi, en ton courage, en ta persévérance. Tu es à un âge où l'on sait vouloir, où les défaillances sont rares. J'augure favorablement du succès de notre belle entreprise...

— *Sponte vel necessitate* fit Marc en regardant sa bague verte.

— Sponte vel necessitate, répéta Jacobus. Et il ajouta, dans un murmure que le jeune homme ne pouvait entendre :

— Hélas! j'ai peur de cette femme qu'il aime. En elle est le danger, je le pressens confusément. S'il la revoit, c'en est fini de notre rêve grandiose!

(*A Suivre*) PORTE DU TRAIT DES AGES.





PARTIE INITIATIQUE

Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.

Notes sur les travaux de Cagliostro[1]

A LYON

Cabanès et Laharpe ont rapporté l'anecdote de Cagliosto qui fit voir à Louis XVI l'âme de ses ancêtres morts.

Après le sommeil de la loge de la Sag. T. S. en 18.., il se forma une nouvelle loge pour la remplacer, mais non pas du même rit, et sous le nom de la *loge de la Bienvaillance*, ou Chemin neuf.

Après le sommeil de cette dernière en 18.., il s'en forma une autre pour lui succéder, sous le nom de *Union* et *Confiance*, aux Brotteaux.

Le local de la loge de S. T. est actuellement occupé par des frères de la Doctrine chrétienne.

C'est dans ce local que fut reçu par Cagliostro le

(1) Les lecteurs de l'*Initiation* auront bientôt la primeur de la « Maçonnerie Égyptienne » de Cagliostro. Cet ouvrage qui a été brûlé par l'inquisition n'a jamais été imprimé, et nous avons pu nous en procurer un manuscrit dont nous allons bientôt commencer la publication.

duc de Richelieu, déguisé, et qui s'était présenté comme inconnu, auquel il fit voir dans une glace tout ce qu'il était et tout ce qu'il serait.

Les archives de cette loge sont à Lyon dans les mains d'anciens membres de la loge de Memphis, devenus possesseurs des archives de la loge de la S. T. triomphante, jusqu'à ce qu'elle soit reconstituée ; alors, ils les remettront à la loge.

Au nombre des frères composant ces archives se trouve le manuscrit autographe de Cagliostro de la Maçonnerie égyptienne. C'est un volume grand in-4°, épais comme trois traverses de doigts, non relié, mais couvert en carton ; il est signé : Cagliostro, et revêtu du sceau de Cagliostro en cire verte grand comme un macaron et rond. Ce volume est rempli de figures.

M. Romand, de qui je tiens ces détails, l'a eu entre les mains en loge et en a copié quelques passages ainsi que le sceau ; il pense que le manuscrit carte est une copie incomplète, et que celui qui l'a faite n'a copié que ce qui lui plaisait.

La Maçonnerie est divisée en quatre branches, savoir :

La Maçonnerie hermétique ;

La Maçonnerie cabalistique (ces deux branches, sont abandonnées) ;

La Maçonnerie philosophique ;

La Maçonnerie symbolique.

M. Dubreuil, de la loge de la Sag. Triomphante, était possesseur du manuscrit de Cagliostro.

Il le légua par testament à une personne qui le légua

également par testament à la loge du Parfait Silence (dont le vénérable est M. Bacon).

Il est en ce moment entre les mains de l'orateur de cette loge.

M. Henry, inspecteur de la Salubrité, marché des Innocents, n° 24, a été un voyant ou pupille de Cagliostro, dans son enfance. Il est âgé de 65 ans (1843). A l'âge de 8 ou 9 ans (vers 1787 ou 1788), il fut amené en cabriolet par le duc d'Orléans chez Cagliostro, qui demeurait au coin de la rue Neuve-Saint-Gilles, à gauche, la maison de la terrasse. En présence du susdit duc, du prince Joseph, du prince de Lamballe, il fut exposé à la lumière. Il vit dans une glace de grande dimension, environ un pied : 1° le Palais Royal ; 2° son frère et son parrain qui se promenaient dans le jardin. Il le vit donnant une prise de tabac à une personne de connaissance près le café de Foi. Il désigna son vêtement, un habit rouge, des boutons de nacre, une culotte noire, l'épée au côté. En 1725, il se constitua à Lyon une loge maçonnique sous la dénomination de la *Sagesse*. Elle s'établit au mont Pilota, vers la montée des Grands-Capucins, derrière Saint-Paul, en allant à Saint-Just.

En 1786, Cagliostro vint à Lyon et reconstitua cette loge, dans le même local, en lui donnant le rit égyptien, et sous le nom de *la Sagesse triomphante*.

En 1815, des Italiens, venus de la Pouille et des Abruzzes, vinrent s'établir à Lyon, dans le même local, sous le nom de la loge de *Memphis*, et succédèrent à la loge de la Sagesse triomphante qui sommeillait

depuis plusieurs années. Ils étaient du rit de Misraïm. Ils ont 90 degrés.

En 1822, l'autorité fit fermer cette loge, à cause de ses opinions politiques. Depuis ce temps-là, elle sommeille.

Le rit ordinaire a 30 degrés.

Le rit écossais a 33 degrés.

Le rit de Misraïm 90 degrés; ils ne communiquèrent d'abord au Grand-Orient que les rituels des soixante-six premiers degrés, et plus tard jusqu'au quatre-vingt-septième, mais ils réservèrent ceux des trois derniers qui comprennent les grades des *commandeurs suprêmes*.

Il y a six rites :

1° Le rit du Grand-Orient ;

2° Le rit écossais ;

3° Le rit de Swedenborg;

4° Le rit des Philosophes inconnus de Saint-Martin.

5° Le rit de Kectvord;

6°

7° Le rit de Misraïm que le Grand-Orient doit reconnaître très incessamment.

Vous m'avez demandé quelques renseignements sur un ouvrage par Cagliostro relatif à une loge maçonnique qu'il aurait fondée à Lyon. Toutes les recherches que j'ai faites parmi les francs-maçons ont été infructueuses ; mais persévérant, j'ai découvert à la bibliothèque de Lyon, dans le n° 20502, t. XXXIVe des *Mélanges littéraires*, une histoire dudit Joseph Balsamo, surnommé Cagliostro, plus diverses notes concernant ce personnage historique.

Vous pourrez, s'il vous convient, consulter le document que je vous indique, et je crois que vous en obtiendrez toute satisfaction.

12 février 1841

Notice

Après un séjour de onze mois à Bordeaux, le comte Alexandre Cagliostro (Joseph Balsamo), né à Palerme le 8 juin 1743, mort à Rome le...., vint à Lyon où il fonda une loge-mère du rit égyptien.

La loge coûta beaucoup et fut construite avec une grande magnificence; il y a des ateliers et des pièces séparées pour l'exercice des trois grades, d'apprenti, de compagnon et de maître; il lui donna la dénomination de la *Sagesse triomphante*. Il tint successivement plusieurs assemblées dans ce lieu et y fit des discours.

Reconnu grand-maître, il institua 12 maîtres et créa deux vénérables.

Cette loge fut consacrée, et le temple fut béni après son départ de cette ville, le 27 juillet 5556 (27 juillet 1786). Son buste en marbre est placé au milieu de la loge.

Il laissa aux Lyonnais l'original de son livre intitulé *Maçonnerie égyptienne*, avec son sceau au commencement et à la fin; ce sceau ou chiffre représente un serpent qui a une pomme dans la bouche et qui est percé d'une flèche.

Système

La Maçonnerie égyptienne ou du rit égyptien, dont

Cagliosto fut le restaurateur et le propagateur, a pour but de prouver l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme, de convertir les incrédules et de propager le catholicisme.

La Maçonnerie rectifiée, c'est-à-dire sans magie, sans superstition, se divise en deux branches :

1° La *Maçonnerie de la Stricte Observance*, les *illuminés* lui appartiennent;

Elle emploie la magie dans ses opérations.

2° La *Maçonnerie de la Haute Observance*. Elle s'occupe de la recherche des secrets de la nature pour l'art hermétique.

Cagliostro fut associé à cette secte étant à Londres.

Dans le système égyptien, Cagliostro s'occupe :

1° De la vision béatifique;

2° De l'évocation des esprits supérieurs ;

3 De la régénération physique et morale, et par suite :

4° De l'art de prolonger la vie ;

5° De l'art de faire de l'or ;

6° De la cabale divine ;

7° Du calcul astrologique.

Cagliostro, qui avait de grandes connaissances en chimie, a inventé :

1° *Une pommade* ou *eau pour le teint*; c'est une eau pour rafraîchir la peau ;

2° Une *poudre consolidante*, de couleur rose ;

3° Un vin d'Egypte ;

4° Des *poudres rafraîchissantes*, connues sous le nom du *Comte Cagliostro*.

Le système de Cagliostro s'occupe :

1° De la *régénération physique*. — Trouver la *matière première*, l'*acacia*, au moyen des *gouttes blanches*. — Baume du grand maître ;

2° De la régénération morale, c'est-à-dire l'innocence primitive. — *Pentagone*, conduisant à la *perfection*.

Ouvrages

1. *Lettre* imprimée de Cagliostro, adressée *au peuple anglais* (en réponse à l'auteur de la gazette intitulée *le Courrier de l'Europe*).

2. Mémoire au Parlement de Paris.

3. La vie abrégée de Cagliostro. Manuscrit autographe. C'est un livret.

4. *Lettre* imprimée de Cagliostro, adressée *au peuple français*, Londres, 20 juin 1786. Elle a été traduite en plusieurs langues.

5. Pétition écrite de Rome aux Etats généraux à Paris en 1789.

6. Cartel imprimé à Londres, le 3 septembre 1786, et adressé à Morand, auteur du *Courrier de l'Europe* (au sujet des *travaux*).

7. Autre cartel au même.

8. *Liber*, *memoriatir de Caleostro*, *dùm esset Roboretti*. Cet ouvrage a été surnommé *l'Evangile du comte Cagliostro*.

9. *La Maçonnerie égyptienne*. Livre manuscrit composé en français par Cagliostro, et dont il a laissé un nombre d'exemplaires dans les loges-mères par lui fondées dans plusieurs villes.

Cagliostro étant à Londres acheta d'un libraire quelques manuscrits qui avaient appartenu à Georges Coston ; ils traitaient de la Maçonnerie égyptienne, suivant un système magique et superstitieux.

10. *Ma correspondance avec le comte de Cagliostro* imprimée.

Le savant M. Morison m'a dit qu'il n'y a que trois exemplaires Mss in-4° du *Livre de la Maçonnerie égyptienne*, signés par Cagliostro :

1° Le premier donné à la loge-mère de Lyon, *la Sagesse triomphante.*

Cet autographe est marqué au commencement et à la fin avec son emblème ordinaire, son chiffre ou sceau .·., figuré par *un serpent qui a une pomme dans la bouche et est percé d'une flèche.*

2° Le deuxième donné à celui qui le remplaçait (le premier vénérable).

3° Le troisième donné par le remplaçant et donné avec approbation du dit remplaçant (deuxième vénérable).

N. B. — Morison a pris copie du deuxième (2°), et Guillemot a pris copie de celle de Morison.

Le premier est perdu, égaré.

X...



LES CLASSIQUES DE LA KABBALE

Les Talmudistes et le Talmud.

Nous avons déjà dit que les kabbalistes ne définissent pas Dieu, mais l'adorent dans ses manifestations, qui sont l'idée et la forme, l'intelligence et l'amour ; ils supposent un pouvoir suprême appuyé sur deux lois, qui sont la sagesse fixe et l'intelligence active : en d'autres termes, nécessité et liberté. C'est ainsi qu'ils forment un premier triangle ainsi conçu :

KETHER la couronne
BINAH l'intelligence   CHOCMAH la sagesse

Puis, comme un mirage de cette conception suprême dans notre idéal, ils établissent un second triangle en sens inverse : la justice absolue correspondant à l'intelligence active ou à la liberté, et la beauté suprême qui résulte des harmonies de la justice et de l'amour correspondant au pouvoir divin.

GEDULAH l'amour   GEBURAH la justice
TIPHERETH la beauté

En réunissant ces deux triangles et en les entrelaçant, on en forme ce qu'on appelle l'étoile flamboyante ou le sceau de Salomon, c'est-à-dire l'expression complète de la philosophie théologique de Béreschit ou de la genèse universelle.

C'est sur cette base que Rabbi Jéhuda établit les divisions de son ouvrage. Le premier livre, ou Sédérim, correspondant à la notion de Kéther, a pour titre *Zeraïm*, les semences, parce que dans l'idée de la couronne suprême est contenue la notion de principe fécondant et de production universelle.

Le second livre correspond à la Séphire de Chochmah : il s'intitule *Moed* et traite des choses sacrées auxquelles il ne faut rien changer, parce qu'elles représentent l'ordre éternel.

Le troisième livre, relatif à Binah, la liberté ou la puissance créatrice, traite des femmes, de la famille, et porte le nom de *Naschim*.

Le quatrième livre, inspiré par l'idée de Géburah ou de justice, traite des iniquités et de leur peine, son titre est *Nazchim*.

Le cinquième livre correspondant à Gédulah, c'est-à-dire la miséricorde et l'amour, a pour titre *Kadoschim* et traite des croyances consolantes et des choses saintes.

Enfin le sixième livre, analogue à la Séphire de Tiphéreth, contient les secrets les plus cachés de la vie et de la morale qui la concerne ; il traite des purifications, c'est-à-dire de la médecine des âmes, et porte le nom mystérieux de *Tharoth* ou *Tarot*, exprimant à lui seul tout le sens caché des roues symbo-

liques d'Ezéchiel, et du nom de Thorah, donné encore de nos jours par les rabbins à l'Ecriture tout entière.

En tête de la Mischna, Rabbi Jehuda-Hakadosch-Hanassi a placé la tradition des anciens sages du judaïsme. Ce sont les proverbes et les sentences des successeurs de Salomon, dans l'étendue de la souveraine sagesse :

« Par trois choses, disait Simon le Juste, subsiste le monde :

« Par l'enseignement de la loi,

« Les devoirs du culte,

« Et les œuvres de charité. »

Ainsi voilà encore le triangle kabbalistique, la loi stable, le culte progressif et la charité, qui est la vie et la raison commune du culte et de la loi.

Antigonus a dit : « Ne soyez pas comme le valet qui obéit pour le salaire. Que votre récompense soit dans votre obéissance même, et que le respect des choses supérieures soit inhérent à vous. »

Ceci n'a rien de superstitieux et devrait être médité par un grand nombre de catholiques.

« La journée est courte, disait Rabbi-Tarphon, la besogne est grande, et les ouvriers sont paresseux, ils n'en gagneront pas moins largement le prix de leur journée, car le maître répond pour eux et supplée, par son activité, à leur indolence. »

— Promesse du salut de tous; négation hardie du péché et du mal, responsabilité de la Providence, qui exclut l'idée du châtiment dans la nécessité temporaire de la souffrance, considérée seulement comme l'aiguillon de la nonchalance des hommes.

Akabiah disait : « Sache bien trois choses, et tu ne pécheras jamais :

« D'où tu viens,

« Où tu vas,

« Et à qui tu dois rendre compte. »

— Voilà trois choses qu'il faut savoir, pour ne plus rien faire de mal de propos délibéré.

Celui qui sait bien ces trois choses ne veut plus pécher, autrement il serait fou.

Celui qui ne les sait pas encore ne peut pas encore pécher : comment, en effet, manquerait-on à des devoirs qu'on ignore?

Telles sont les maximes recueillies par maître Judas, le saint et le prince, en tête du livre des semences ou des principes universels. Il va ensuite du figuré au positif, et traite de l'agriculture. Ici, Volney et Dupuis retrouveraient le calendrier dans les plus hauts mystères de la religion judaïque. Et pourquoi, en effet, le calendrier n'y serait-il pas? La couronne de Kether ne correspond-elle pas à la couronne de l'année, et les fêtes religieuses ne sont-elles pas les fleurons visibles de ce diadème des hautes croyances? Mais la philosophie transcendentale du Talmud laisse bien loin toutes les superstitions des croyances matérialisées. « Celui qui dit : Je veux pécher, et le jour du pardon viendra pour m'absoudre, celui-là rend inutile le jour du pardon et ne sera point absous de ses iniquités volontaires. »

— Les péchés, disent encore les talmudistes, lorsqu'ils sont entre l'homme et Dieu, Dieu peut les absoudre au jour du pardon; mais lorsqu'ils sont

entre l'homme et l'homme, c'est-à-dire lorsqu'ils intéressent la justice entre les frères, l'homme peut seul les remettre, en déclarant devant la loi que le dommage est réparé.

Ceci est magnifique et n'a pas besoin de commentaires.

Telle est la sagesse qui préside aux fêtes d'Israël, décrites dans le second livre du Talmud de Jérusalem, si étroitement lié au premier, puisque l'un traite de la culture des champs et des âmes, l'autre du culte de Dieu et du calendrier symbolique.

Le troisième livre, ou Sédérim, est consacré plus spécialement aux femmes et au culte de la famille. La jurisprudence talmudique ne sépare pas la femme de l'homme et ne cherche pas, par des questions irritantes d'égalité ou de supériorité respectives, à établir l'antagonisme dans l'amour, ce qui serait nier et détruire l'amour; pour les kabbalistes, la femme n'est ni l'égale, ni la servante, ni la maîtresse, ni l'associée de l'homme, elle est l'homme même, conçu du côté affectueux et maternel; la femme possède tous les droits de l'homme dans l'homme, et l'homme se respecte dans la femme.

« Que la folie humaine ne sépare donc jamais ce que la sagesse divine se plaît à unir! et malheur à ceux qui vivent seuls!!! »

Les questions d'émancipation de la femme et d'égalité civile sont en effet des rêves de femmes célibataires, et, devant la loi naturelle, le célibat est une monstruosité.

« O âme de mon âme, cœur de mon cœur, et

chair de ma chair, dirait avec son emphase orientale un initié aux mystères de la Mischna, tu parles de devenir mon égale! Tu veux donc devenir autre chose que moi-même! Tu veux arracher ton cœur de mon cœur, tu veux faire deux de ce qui était un; et de même que Dieu t'avait formée de la chair même et des os de ma poitrine, tu veux tirer de toi sans moi quelque chose de monstrueux pour te compléter et me remplacer dans ton être. Mais quand tu te seras faite ma rivale en amours, pourras-tu jamais être mon égale en désolation et en regret? »

« L'autel pleure, disait un rabbin talmudiste, quand un époux se sépare de son épouse. »

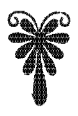
Le quatrième livre de la Mischna sur les injustices et les dommages est un recueil de lois civiles bien supérieures à tous les codes du moyen âge, et c'est à la source de cette législation secrète qu'il faut rapporter la conservation d'Israël, à travers tant de persécutions, et sa délivrance par l'industrie qui est le dernier terme matériel de la civilisation, et la sauvegarde de tous les droits politiques si péniblement et si complètement reconquis de nos jours par les enfants réhabilités des anciens parias d'Israël.

Les livres intitulés Kadoschime et Tharoth complètent, par leurs détails, l'ensemble des hautes traditions juives et ferment magnifiquement le cycle des révélations de Rabbi-Jéhuda. Il y a loin de ce bel ouvrage initiatique aux commentaires des deux Ghémara et à l'exégèse aristotélitienne de Mosé Maïmonides.

Ce Maïmonides, pourtant, était un savant docteur

et même un grand homme; mais il fut prévenu contre les clefs kabbalistiques du Talmud, par l'horreur de la superstition et la réaction contre le mysticisme. Dans son *Moré Néwouchime* (le Guide des égarés) et dans ses huit chapitres, il ramène les traditions du Talmud aux lois vulgaires de la nature et de la raison, puis dans le *Jad Hacksaka* (la Main forte) il réunit les croyances juives en un symbole de treize articles, qui est un chef-d'œuvre de simplicité et de raison, mais qui, à l'insu de Maïmonides lui-même, se rapporte tellement aux principes de la plus pure kabbale, que les treize premières clefs du Tarot, cette grande roue kabbalistique, correspondent précisément par leurs signes hiéroglyphiques aux treize articles fondamentaux du symbole de Maïmonides.

ELIPHAS LÉVI.)

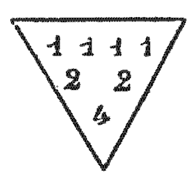


LA KABBALE PRATIQUE

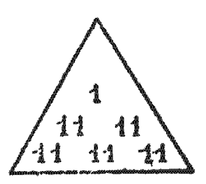
(*Suite.*)

Ce plan forme un ternaire renversé et devient le symbole de la dérivation ; car selon l'ordre le triangle aurait dû avoir cette position △, maintenant il est renversé et devient par conséquent le symbole de la mise en sensibilité, le symbole de l'eau ▽.

Lorsque les nombres de l'ordre avaient après la chute cette position,

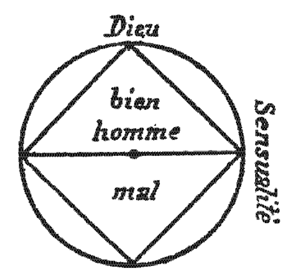


tout l'ordre était renversé ; l'ordre des nombres aurait dû être celui-ci :

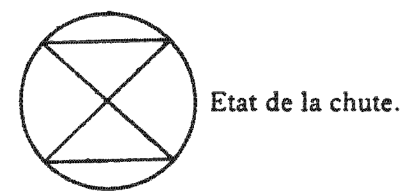


En renversant l'ordre, la communication avec les

forces supérieures fut coupée à l'homme, et il fut chassé de la demeure de sa béatitude, du paradis, ce qui est montré par ce symbole-ci de la doctrine des nombres.



Ainsi l'homme avait été avant la chute dans le centre de la sensualité; toute sa béatitude émanait en ligne droite de Dieu; la base de la pyramide le protégeait de tout mal, parce que le mal reposait dans son rien; mais en renversant l'ordre, il se sépara de Dieu, ferma le supérieur, fit de lui-même le centre, se priva de la base, qui le protégeait du mal et du méchant, et la mort et les souffrances furent sa punition, ce que montre ce symbole.

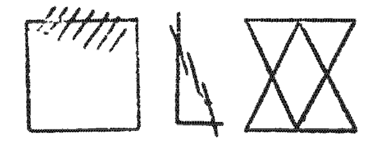

Etat de la chute.

A la place de la figure régulière, des lignes qui se croisent naquirent; le bien était fermé en haut par le ▽ renversé et aussi le chemin au salut, les forces supé-

rieures avaient quitté l'homme, et le mal agissait sur lui.

La béatitude de l'homme dépendait immédiatement de Dieu ; le monde spirituel et sensuel devaient avoir le même centre pour la béatitude ; mais l'homme en renversant l'ordre quitta Dieu et fit de son moi le centre.

L'ordre avant la chute était celui-ci △; l'ordre après la chute ▽.



Le symbole montre les deux états. Dans ce symbole se pose le secret de la première chute de l'homme et le secret de la rédemption.

C'est pourquoi on trouvera dans tous les livres mystiques que le nombre 6 est le symbole de la rédemption ; aussi le Christ mourut le sixième jour de la nouvelle lune.

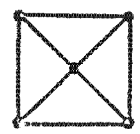
L'harmonie qu'on trouve dans les symboles des anciens avec l'ordre le plus étonnant des mystères les plus hauts de la religion, est incompréhensible et entraîne chaque homme à l'adoration de l'éternel.

Je continue l'explication de la chute de l'homme par la doctrine des nombres. Lorsque l'état de l'homme était par la chute tel dans la doctrine des

nombres, comme la figure nous le montre, $\frac{11}{2}$ $\frac{11}{2}$,
4

l'homme ne pouvait plus recouvrer la lumière de ses propres forces.

Comme tout est soumis aux lois éternelles des choses, il ne restait plus à l'homme aucune force pour son aspiration en haut. Le triangle était rempli de nombres égaux, et le nombre 4 faisait la durée de sa misère, la suite de la dérivation ; mais le nombre 6 était encore dans la progression — 6, le nombre de la rédemption — donc la possibilité de la rédemption, mais qui ne pouvait pas avoir lieu si l'unité ne se réunissait plus avec le 4 de la sensualité ou du nombre de la chute. L'unité dut donc s'abaisser d'en haut dans le △ du temps, et c'est pourquoi on nomme le nombre 5 le nombre de la grâce, le nombre de la croix,



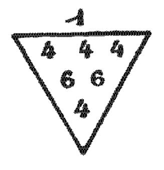
ou l'unité $\boxed{1}$, 1 en 4 — 4 ; c'est pourquoi 5 devient le nombre de la grâce et du bonheur.

La grande harmonie que l'on trouve en recherchant sérieusement dans tous les signes symboliques, est incompréhensible et extrêmement étonnante.

Le crucifiement du Christ, les 5 blessures qu'il reçut ne sont pas moins remarquables que le nom de Dieu, qu'il écrit dans le temps de la loi, dans l'Hébreux Floa avec 4 lettres et dans le temps de la

grâce avec 5. Jésus, IHSVH, contient de même 5 lettres.

Ce qu'on vient de dire est expliqué plus clairement par la figure suivante :



Il est également étonnant, si l'on additionne tous les nombres du triangle. Les suivants en résultent : 14, 12, 16, 10, 22 (28 ?) Tous ces nombres ont les plus grands rapports au mystère de la chute et de la rédemption, et ces rapports sont confirmés par l'histoire. La première série, 12 de 444, est nommée le nombre divin. Le Christ a 12 apôtres, l'Ecriture nous parle de 12 anges et des 12 portes de la nouvelle Jérusalem.

Seulement 14 signifie, d'après la doctrine des nombres, la personne du sauveur, qui mourut le 14 du mois pour nous à la croix. Les Juifs célébraient aussi à ce jour de la lune leur libération de la captivité.

Le nombre 16 contient la substance de la prédiction de l'Ancien Testament, donc l'accomplissement de l'arrivée du Messie.

Le nombre 10 est le nombre de l'univers, le nombre des 10 cérémonies des Anciens, le nombre de la réunion.

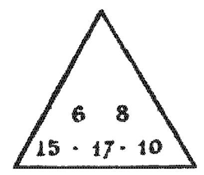
22 est le nombre des 22 livres de l'Ancien Testament.

Si l'on réfléchit sur les autres figures, à chaque pas une lumière plus claire se développe.

Le symbole de l'incarnation, l'arrivée du Christ dans le milieu du temps, rédemption 1 à 4 $\frac{1}{4}$ ou 5.

Encore plus étonnante devient la combinaison, si l'on met 1 ou la divinité dans le milieu du triangle.

Si on recompose ces nombres de tous les côtés dans le triangle, les nombres suivants, qui donnent les plus grands éclaircissements, en résultent :



Le nombre 15 est le nombre de la résurrection spirituelle, le nombre des commandements, le nombre de la génération.

D'après les rapports éternels, l'homme ne pouvait plus monter du carré de la peste, dans lequel il s'enfermait ; 6, le nombre de la rédemption, était encore seul dans la possibilité ; mais ce 6 ne pouvait pas avoir lieu sans 5 selon les progressions spirituelles — 5, le nombre de la rédemption — 5 pas sans unité. 4 unité était divine, donc il fallait que 1 s'ajoutât à 4 pour faire 5, ou le Divin dut s'abaisser à l'humain ou marcher les chemins de la chair, pour procurer une issue aux forces enfermées. Cela se fit par la mort du médiateur. Lorsque la rédemption s'était accomplie

par la mort du Christ, il fallut qu'il ressuscitât et le ternaire divin, que le péché avait renversé ▽, fut remonté △ ; la puissance des enfers en fut vaincue et la tête du serpent broyée.

Ce ne fut que par le divin 2 du saint ternaire ou par le fils divin que la rédemption put être effectuée ; mais comme il retourna par sa résurrection et par ascension au saint 3, il envoya le Saint-Esprit aux sauvés, et la doctrine des nombres contient donc les nombres principaux 7 et 9, et le nombre 7 contient le grand secret de la régénération, les 7 dons de l'esprit de Dieu. Il s'appelle le nombre de la liberté, ou le nombre du recouvrement de la grâce ; c'est là que reposent les grands secrets des 7 sceaux, des 7 colonnes du temple de la sagesse, et les 7 nombres de la grâce. 9 est le nombre de l'ordre des sphères, le nombre des 9 cieux et le nombre de l'heure dans laquelle le Christ, l'homme dieu, expira. Ce triangle se développe encore plus s'il est posé dans sa première direction, qu'il obtient de nouveau par la rédemption.

Toute la loi de la régénération est dans ce symbole. 7 est le nombre des 7 dons de l'esprit de Dieu, comme nous venons de dire ; l'homme l'obtient par sa régénération dans l'esprit de Dieu. 9,9 les nombres de l'harmonie des sphères. 7,7,7 la base — devenir ressemblant — le ternaire de la formation d'âme par 7. La triple vie de l'homme, la vie spirituelle, morale et civile, dans laquelle l'égalité, l'unification doit être ; tous les moyens en sont dans 7. Les 7 sacrements, les 7 jours du travail et du repos ; ils sont témoignés

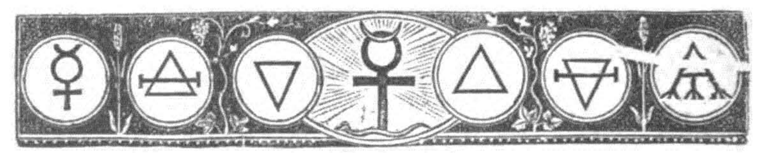
par les 7 candélabres dont parle l'Ecriture ; les 7 dons de l'Esprit saint, de l'amour et de la vérité.

La racine du nombre 7 est 4 et 3 et témoigne que ce nombre se rattache à la nature divine par 3 et à la nature corporelle par 4. Ce triangle 7 est le symbole des plus hauts mystères de la vie spirituelle. 7, 7, 7, montrent les chemins de l'aspiration en haut, la purification, la considération, la réunion ; de là les 7 psaumes pénitentiaux, les 7 ans de la rémission chez les Anciens. Tout est symbole, impression. Le nombre supérieur 7 montre enfin le nombre du grand sabbat, qui est célébré les 7 jours terminés.

De cette doctrine des nombres mystiques, qui consiste dans les progressions de l'unité, les causes de toutes les choses possibles peuvent être indiquées ; elles sont les nombres de la nature, les rapports de l'ordre éternel ; comme l'homme s'est éloigné de l'unité par 7 marches du péché dans le quaternaire du temps, 7 marches de son ascension doivent être, 7 moyens, 7 grâces du sauveur.

ECKARTSHAUSEN.





PARTIE LITTÉRAIRE

LE RUBIS (*Juillet*).

Fleur de pourpre, ô rubis, de quelle tragédie,
Comme les gamahés, révèles-tu l'horreur ?
Je crois voir en tes flancs des lueurs d'incendie
Et les sueurs de sang des jours rouges d'erreur...

L'incandescent Molock des cieux de Numidie
T'a-t-il pétrifié, sous le coup des terreurs,
Dans le sang des enfants que Tanit répudie
Quand l'homme le versait pour calmer ses fureurs ?

Tu rutiles pourtant sur le frontal du mage,
Comme sur le satin blondissant de la chair
Qu'Eve livre aux baisers du dieu qui lui fut cher ;

C'est que du Seul Pouvoir tu fus toujours l'image,
Et que la Royauté sur l'homme et sur les cœurs
S'affirme pour tes feux fascinants et vainqueurs !

(*Orbes et Gemmes.*)

COMBES, LÉON.

LE JASPE (*Août*).

O Jaspe aux tons changeants par gammes infinies,
Orbe aux splendeurs d'aurore, aux feux mourants des soirs,
Poème de couleurs aux pures harmonies,
Jaspe, emblème idéal des joies et des espoirs,

On dit que, généreux pour l'humaine agonie
Dont l'adamique chair est le fatal manoir,
Tu romps les liens mortels, céleste épiphanie
Où l'esprit, tel l'encens, sort d'un double encensoir.

O Jaspe caméen, agathe aux flancs opaques,
Célèbre en Orient parmi les thériaques
Et les philtres sauveurs des noirs envoûtements,

Eloigne du foyer mystérieux des âmes
Les poisons de la vie et les contacts infâmes
Qui pourraient les souiller au jour des jugements !

(*Orbes et Gemmes.*)

COMBES, LÉON.

L'AME DES VIOLONS

R. M. J. JEMAIN, professeur de la Schola Cantorum.

Plaintive et s'exhalant en de divins accords,
Où pleurent nos regrets, illusions perdues,
Elle monte dans l'air vibrante et sans efforts,
Dispersant dans le ciel ses notes éperdues ;

Et là, seule, épanchant les angoissants remords
De notre humanité par le Doute mordue
Ou le chaste hosannah des êtres à leurs morts,
Elle s'évanouit aux anges confondue.

Et ce n'est plus alors qu'un souffle harmonieux
Flottant dans l'infini des mondes et des cieux
Comme un astre sans vie erre au sein de l'espace.

Mais on l'entend souvent, par les beaux soirs d'été,
Quand les étoiles d'or font pleuvoir leur clarté,
L'Ame des violons gémissante qui passe !

(*Les Souffles de l'Au-delà.*)

COMBES, LÉON.

UN SECRET PAR MOIS

Voici deux curieux secrets pour produire des artichauts doux et sucrés comme du miel et pour en avoir aussi qui sentent très bon. Pour les premiers, prenez des graines, faites-les tremper dans un vase contenant du lait, du miel, des plantes aromatiques, pendant quelques heures. *Avant* qu'elles ne germent, mettez-les dans un cornet de papier blanc, faites sécher au soleil et semez.

Pour les seconds, faites tremper pendant *trois jours* les graines dans un vase contenant, par exemple, des feuilles et tiges de roses ou de laurier. Faites sécher et semez.

MIZAULD.

ÉCHOS ET NOUVELLES

Les deux enfants médiums de Ruv.

Les journaux italiens continuent à s'occuper beaucoup des deux jeunes garçons de Ruv dont nous avons déjà parlé; des polémiques assez intéressantes ont eu lieu à ce sujet entre le *Messagero*, le *Corriere della Sera*, le *Giornale d'Italia*, le *Secolo*, la *Patria*, *Corriere delle Puglie*, etc.

Ce dernier journal a même publié une intéressante entrevue qu'un de ses rédacteurs a eue avec l'évêque de Bitonito, auquel les parents des deux frères Alfred et Paul Pansini s'étaient souvent adressés dans l'espoir qu'il parviendrait à délivrer les enfants de l'obsession dont on les

supposait victimes. L'évêque, Monseigneur Berardi, est un homme de quarante ans environ, ancien officier de bersaglieri. Il ne se montre aucunement fanatique et possède une certaine connaissance de la science psychologique moderne.

A vrai dire, il n'est pas à même de nous apprendre grand'chose de nouveau au sujet des deux enfants. On se rappelle qu'on lui amena une fois le petit Alfred Pansini, profondément endormi et qu'on ne parvenait pas à éveiller. Le prélat le réveilla en l'appelant tout simplement par son nom — ce qui est d'ailleurs bien connu par les hypnotiseurs. Une autre fois, on le lui amena tout nu, dans un état qui rappelait celui des « possédés » dont il est question dans l'Evangile; Mgr Berardi le rendit à son état normal comme la première fois, en l'appelant à haute voix par son nom; l'enfant se réveilla, et, tout honteux de se voir ainsi, il demanda des vêtements.

Tant qu'il restait auprès de l'évêque, Alfred se tenait tranquille; sa condition fut même normale au séminaire, où il étudia pendant assez longtemps; mais dès qu'il revenait chez lui, les faits extraordinaires reprenaient de plus belle. Le prélat ne connaît rien personnellement au sujet des voyages mystérieux des deux enfants : tout ce qu'il peut dire, c'est qu'une fois leur mère était venue le trouver avec eux et une fillette; pendant que l'on causait, on s'aperçut que les deux garçons avaient disparu.

Alfred présentait aussi ce phénomène : quand quelqu'un le regardait en formulant mentalement une demande, le garçon donnait la réponse en écrivant inconsciemment.

Monseigneur Berardi, tout en faisant la part des phénomènes naturels, est d'avis que les esprits peuvent parfaitement y être pour quelque chose, « puisqu'ils existent ». Il affirme d'ailleurs avoir d'autres expériences spiritiques personnelles. « J'ai une ferme à Santo-Spirito, dit-il, et voilà ce qui s'y passa. Quand mourut le curé de l'endroit, j'y envoyai le prêtre M. Acquafredda, et je lui permis provisoirement de dormir dans ma petite maison. La nuit, quand le pauvre homme éteignait la lumière, les couvertures lui étaient retirées; les premières fois, il ralluma la bougie et replaça les couvertures, mais aussitôt

l'obscurité faite, le mauvais tour recommençait. Il eut peur et il s'échappa. Dans la chambre où je dors d'habitude, se produisent parfois des bruits qui deviennent si forts, que deux femmes qui habitent dans la pièce en bas s'échappèrent épouvantées. Un jour, les serviteurs allèrent faire ma chambre et trouvèrent les chaises disposées l'une sur l'autre, en colonne. »

Relativement à la disparition mystérieuse des deux petits frères Pansini d'un endroit, et de leur apparition presque instantanée dans une autre localité, l'hypothèse la plus facilement acceptée par les savants italiens qui se sont occupés de cette affaire, c'est qu'il s'agit *d'automatisme ambulatoire*; on sait que les sujets atteints de cette maladie nerveuse éprouvent une tendance irrésistible à se déplacer, alors qu'ils tombent dans l'*état second*; ils ont tout oublié quand ils reviennent à leur état normal. Le docteur *Petrus*, en écrivant dans le *Secolo* de Milan, n'exclut pas l'hypothèse que les deux garçons, dans un état d'hyperesthésie musculaire, puissent parcourir la distance de 30, 40, 50, jusqu'à 90 kilomètres sans se reposer et même en courant. Néanmoins, il se demande comment il est possible de parcourir, même à la course, 14 kilomètres dans une demi-heure. Du reste, comment se fait-il que les deux enfants, dans leurs pérégrinations précipitées, n'aient jamais attiré l'attention des passants, alors que les grandes routes de ces pays sont toujours fréquentées par nombre de chars et de piétons ?

(*Annales de Sciences Psychiques*.)

***

La réalité des rayons N

Dans la séance de l'Académie française des sciences du 15 janvier, M. Mascart, directeur du Bureau central météorologique de l'Institut de France, a fait allusion à certains articles parus dernièrement dans des journaux scientifiques, articles dans lesquels on mettait en doute l'existence des rayons N, et il a fait connaître à l'Académie que, se trouvant, la semaine dernière, de passage à Nancy, il avait rendu visite à M. Blondelot et lui avait

demandé de refaire, en sa présence, les expériences contestées.

Non seulement M. Mascart a constaté des résultats qui ne lui ont laissé aucun doute sur la propriété des rayons N, mais encore il a voulu opérer par lui-même et la démonstration qu'il a faite lui a paru tout à fait concluante.

LIVRES NOUVEAUX

Frère et Sœur, de HUGO BERTSCH, roman traduit de l'allemand par M. de Komar. Préface de François Coppée. Un volume in-16 à 3 fr. 50. Librairie Académique. Perrin et Cie, éditeurs, Paris.

Les Chrétiens et les Philosophes, par HAN RYNER, édité à la Librairie Française, 4, place Saint-Michel, Paris. Très beau volume qui, par une innovation très habile de la part du Directeur de la Librairie Française, n'est vendu qu'au prix de *deux francs* seulement.

Ex Libris maçonniques et cabalistiques de notre brillant collaborateur TIDIANEUQ. Edité chez Saffroy, libraire, 73, Grande-Rue, au Pré-Saint-Gervais (Seine).

Dans son nouveau livre, **La Gargouille**, Mme JEANNE LANDRE nous raconte les amours d'une femme vieille et laide — *La Gargouille* — pour un jeune rasta sans scrupules.

Cette critique d'une donnée très particulière n'est pas le seul intérêt du livre. Partant de ce principe qu'une femme jeune et jolie ne peut juger les hommes, puisqu'elle ne connaît d'eux que leur amabilité et leur galanterie, l'auteur utilise sa « Gargouille » pour émettre de cruelles théories et quelques vérités sur le sexe ennemi-né du sien, ce qui, toutefois, ne gêne en rien son jugement

sur l'hystérie morale des femmes, déshabillées avec une amusante rosserie par une de leurs congénères. — En plus des anecdotes dont il fourmille, ce livre offre un intérêt supérieurement artistique, grâce aux ornements de Geo Dorival, aux illustrations de Jacques Villon et à sa fort belle couverture en couleurs, signée du maître C. Léandre.

La Gargouille par Jeanne Landre, un volume illustré de 300 pages. Prix, 3 fr. 50. Louis Michaud, éditeur, 168, boulevard Saint-Germain, Paris.

Philippes d'Aquin. — *Interprétation de la Cabale.* Réimpression de l'édition de 1625, augmentée d'une préface et de la figure inédite de l'Arbre de la Cabale, par le docteur Marc Haven. Bibliothèque Chacornac, 11, quai Saint-Michel, Paris. (*Spécialement recommandé*).

Différence entre le magnétisme et l'hypnotisme au point de vue thérapeutique, par Albert d'Angers. *Prix* : 0 *fr*. 60. Henri Durville, éditeur, 23, rue Saint-Merri, Paris.

Ce qu'on lit dans la main. — Révélations sur le caractère, le passé, l'avenir, les maladies, etc. Volume de grand luxe, à 50 centimes. Publications Jules Rouff et Cie, 4, rue de la Vrillière, Paris.

Le Voile d'Isis. — *Le Voile d'Isis* continue ses brillants succès, et c'est ainsi qu'il vient de doubler son format. Il aura désormais 16 pages de texte et la collaboration assurée des meilleurs écrivains en occultisme. Notre cher Directeur Papus en a la haute direction, et notre collaborateur et ami, M. Bellot, en est le Rédacteur en chef. Abonnement unique : 3 francs par an.

Le Traité Élémentaire et Magie Pratique de Papus paraît à la fin du mois chez Chacornac (2e édition augmentée. Prix : 12 francs).

Nous apprenons que, sous le nom de *Société d'Etudes Psychiques de Nice*, un groupement de personnes s'occupant des questions si captivantes de Métapsychisme donne d'intéressantes conférences bi-mensuelles, les 1er et

3e jeudis de chaque mois à 4 heures, dans un des salons de l'Hôtel Richemont, MM. Durante, à Nice. La Société possède une bibliothèque en cours de formation.

REVUE DES REVUES

L'Écho du Merveilleux, dans son numéro du 1er février, donne un grand nombre d'articles intéressants. S. Méry cite un cas de château hanté qui présente les phénomènes ordinaires, avec cette particularité assez rare qu'ils ne paraissent pas dépendre de la présence ou de la proximité d'un médium. Tous les occultistes savent qu'il existe des réservoirs de forces fluidiques dans le plan invisible même, et que certains êtres de ce côté-ci et de l'autre savent parfaitement y puiser. Le médium n'est donc pas indispensable dans les maisons hantées, quoiqu'il s'y trouve le plus souvent.

Georges Malet résume, dans son intéressante chronique, une curieuse légende qui a pour théâtre l'endroit même où le roi d'Espagne a rencontré ces jours-ci sa future femme. Mme L. Maurey raconte avec son talent accoutumé l'interview de M. L. Daudet, qui, en fait de merveilleux, ne semble guère croire qu'au merveilleux diabolique. Comme beaucoup de catholiques, il a bien plus peur du diable que confiance en Dieu. Enfin la direction a eu l'heureuse idée de réimprimer le travail de l'ingénieur Mac-Nab sur les faits psychiques, paru dans le *Lotus rouge*, il y a quelques années. C'est une des meilleures études qu'on puisse trouver sur ce sujet.

Dans le numéro du 15 janvier, M. Combes termine son étude intitulée : « Comment je devins spirite et cessai de l'être ». L'auteur est, aujourd'hui, un occultiste convaincu et ce récit date déjà de plusieurs années. Cette circonstance et certains renseignements confidentiels que j'ai reçus depuis, rendent inexact le jugement porté par moi

dans ma dernière revue. Je remets aujourd'hui les choses au point.

Le *Spiritualisme moderne* est à recommander à tous nos amis. Il publie cette fois la continuation de l'histoire d'une âme. Le chapitre qui paraît dans le numéro de janvier est intitulé : Le royaume d'amour. — C'est, dans un langage pur et élevé, le Cantique de l'âme qui a trouvé le plan de l'Amour. Il y a là de merveilleuses descriptions de l'état où notre Esprit se trouvera lorsqu'il pourra pénétrer dans les mondes lumineux où « le temps n'est plus qu'une Unité et où l'espace n'est plus que l'infini ». — Le docteur de Faremont est certainement un initié et un voyant.

M. L. Chevreuil, dans un article « Pour les Spirites », indique bien nettement ce que veulent dire ces mots : être spirite. Le spiritisme n'est ni une religion, ni une science. C'est simplement une voie expérimentale. Les adversaires du spiritisme ne disent rien aux savants qui l'ont étudié, mais ils maltraitent les pauvres êtres affligés qui ont cherché dans les expériences spirites une consolation à leur douleur. C'est exact, et M. Chevreuil a raison encore de dire que l'intuition des petits voit souvent plus juste que la science pédante. Mais où selon moi il a tort, c'est lorsqu'il semble faire fi des précautions à prendre devant un fait. Le spirite qui a vu un fantôme, dit-il, ne s'inquiète pas de savoir ce qu'il est. Le fantôme a donné un démenti à la science, c'est le fait certain. Oui, mais ce n'est pas du tout cela qui intéresse, c'est de savoir si ce fantôme est bien un esprit, et l'occultiste devra toujours s'élever contre la croyance trop facile aux Esprits. Si je sais par des pensées absolues que ce qui fait bouger une table même intelligemment, ce qui fait écrire à un médium même des choses qu'il ne sait pas, ce qui apparaît dans une séance de matérialisation, n'est pas un Esprit, je dois à ma conscience de le dire, et ne puis pourtant pas laisser une mère croire qu'un vain amas de fluide lumineux est son enfant. Il y a assez de faits bien établis pour qu'on puisse sans crainte rejeter tous les autres.

De *M. J. Hervy* lire une bonne étude sur la mémoire. C'est aux théories occultes, à la psychométrie par exemple, qu'il emprunte sa base, et la différence entre la mémoire normale et la mémoire intégral est très bien expliquée.

J'appelle encore très spécialement l'attention sur l'article intitulé : « Un mystère dévoilé ». Les très sages conseils de Leadbeater et les belles conclusions de Mme de Komar sont à méditer par tous ceux qui seraient tentés d'arriver à l'Invisible par des voies défendues. Comme le dit Mme de Komar, c'est en nous que nous pouvons trouver la Vérité et la Lumière. Notre caveau physique, c'est-à-dire notre conscience, peut refléter non seulement les Etres qui évoluent dans d'autres plans, mais encore bien plus de vérités qu'aucun Esprit désincarné ordinaire ne saurait nous dévoiler. La Bonté est la seule clef de la Porte du Temple. Ne faisons donc pas d'expériences et soyons bons.

La Vie nouvelle, dans son numéro de décembre, donne une bonne réponse de Courier aux bêtises qui ont paru dans une certaine presse française sur le fantôme d'Alger. Le docteur Boucher étudie le rayonnement humain au point de vue magnétique et morbide. Dans le numéro de janvier, le même journal continue l'intéressant travail du docteur F. de Courmelle sur la science au dix-neuvième siècle, un compte rendu curieux sur un médecin en 1787, une étude sur le « Trac des artistes », par le docteur Joire. Ses causes, du moins ses causes psycho-physiologiques sont bien étudiées. Comme toujours, la cause réelle échappe entièrement.

La Revue spirite de janvier est très touffue et présente de nombreuses études très importantes, qui nécessiteraient à elles seules tout l'espace dont je dispose. Je ne puis que signaler à l'attention de nos lecteurs le travail de Senet sur l'évolution de l'idée religieuse, et le rôle du christianisme dans l'évolution religieuse par Grimard. Dans la première de ces études, l'ésotérisme et l'exotérisme de toute révélation aux hommes sont très bien résumés, mais quel Messie peut-il trouver plus grand que Jésus qui est, dit-il, l'un des plus grands d'entre eux ? Dans le second travail, M. Grimard étudie les pèlerinages, surtout celui de Lourdes. Il est assez disposé, je crois, à donner aux phénomènes qui y furent observés des explications positivistes. — On lira encore avec intérêt dans cette bonne revue la continuation de « Il n'y a pas de mort », par Miss Marryat, et des faits bien choisis.

Dans *le Progrès spirite*, dirigé par Laurent de Faget, on

trouvera de bons conseils aux médiums, un article sur les preuves de la survivance de l'âme. Les faits cités prouvent l'existence du corps astral, mais non sa continuité après la mort. — M. L. Boissenet dans un article intitulé la « Pitié criminelle » fait comprendre avec raison que l'on ne doit pas tuer un être humain pour l'empêcher de souffrir.

La Paix Universelle qui a changé son format est maintenant une revue fort intéressante. Elle publie dans son numéro de janvier deux bonnes études : l'une sur l'hermétisme, dans laquelle l'auteur juge justement, quoique sévèrement, l'attitude de certains occultistes, et établit la réalité de l'hermétisme considéré sérieusement comme ayant les mêmes buts que la science officielle, mais des méthodes bien différentes ; l'autre dans laquelle M. J. Bricaud célèbre, peut-être un peu tôt, la chute du matérialisme, écrasé sous les arguments de M. Lebois. Les œuvres de cet auteur sont certainement un triomphe pour le spiritualisme, mais le cerveau matérialiste ne sera pas embarrassé pour y trouver des objections.

Dans *la Résurrection*, A. Jounet cherche à concilier l'enseignement catholique et la Pensée libre. Il y arrive ; autant qu'un raisonnement peut renfermer de lumière et de justice, son raisonnement est juste et lumineux. On pourra lire aussi quelques bonnes relations de guérisons à Lourdes constatées par des médecins.

Parmi les revues étrangères, citons *Nueva era*, qui donne la traduction d'œuvres françaises de Joire, A. Porte du Trait des Ages, etc. ;

La Rivista delle riviste, qui reproduit la traduction de l'ouvrage de Fournoy, *Des Indes à la planète Mars* et plusieurs numéros du *Light*.

G. Phaneg.

Le Gérant : Encausse.

Paris. — Imp. E. ARRAULT et Cie, 9, rue N.-D.-de-Lorette.

ALBERT (d'Angers). — *Le Magnétisme curatif devant l'Eglise.*

CHESNAIS. — *Le Trésor du foyer.* Contenant une foule de recettes d'une application journalière, des Conseils pour éviter et guérir un grand nombre de maladies, etc.

DEBOISSOUZE. — *Guérison immédiate de la peste,* de toutes les maladies infectieuses et autres maladies aiguës et chroniques, 2e édition.

H. DURVILLE. — *Le Massage et le Magnétisme* sous l'empire de la loi du 30 novembre 1902 sur l'exercice de la médecine.

— *Le Magnétisme considéré comme agent lumineux,* avec 13 figures.

— *Le Magnétisme des animaux.* Zoothérapie. Polarité.

— *L'Enseignement du Magnétisme à l'Ecole pratique de Massage et de Magnétisme.* Règlement statutaire, Programme et Renseignements.

LUCIE GRANGE. — *Manuel de Spiritisme.*

GRAPHOLOGIE *pour Tous.* — Exposé des principaux signes permettant très facilement de connaître les qualités ou les défauts des autres par l'examen de leur écriture, etc., avec figures.

LEBEL. — *Essai d'Initiation à la Vie spirituelle.*

MOUROUX. — *Le Magnétisme et la justice française devant les Droits de l'homme.* Mon Procès.

PSYCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE. — Manifeste adressé au Congrès spiritualiste de Londres, par le *Syndicat de la Presse spiritualiste de France.*

A 20 centimes

DANIAUD. — I. *L'Art médical.* — II. *Note sur l'Enseignement et la pratique de la médecine en Chine,* par un LETTRÉ CHINOIS. — III. *Extrait de la Correspondance* (Congrès du libre exercice de la médecine). — IV. *Articles de journaux* sur le même sujet.

F. DE CHAMPVILLE. — *La Science psychique,* d'après l'œuvre de M. *Simonin,* avec 1 figure

JOUNET. — *Principes généraux de Science psychique.*

— *La Doctrine catholique et le Corps psychique.*

PAPUS. — *L'Occultisme.*

— *Le Spiritisme.*

ROUXEL. — *La Liberté de la médecine,* Pratique médicale chez les anciens.

BIBLIOTHÈQUE DU MAGNÉTISME et des Sciences occultes (Bibliothèque roulante.) Prêt à domicile. *Catalogue des ouvrages de langue française.*

PORTRAITS
Photographies et Phototypies à 1 franc

ALLAN KARDEC, CAHAGNET, COLAVIDA, DELEUZE, H. DURVILLE, C. FLAMMARION, LUCIE GRANGE, VAN HELMONT, *le Zouave,* JACOB, LUYS, PAPUS, RICARD, ROSTAN, SALVERTE.

Le Professeur H. DURVILLE dans son cabinet de travail.

Le Tombeau d'ALLAN KARDEC. — *Divers Portraits rares.*

En Photogravure à 50 centimes

AGRIPPA, ALLAN KARDEC, APOLLONIUS DE THYANE, BERTRAND, BRAID, BUÉ, CAGLIOSTRO, CAHAGNET, CHARCOT, CHARPIGNON, W. CROOKES, DELANNE, DELEUZE, LEON DENIS, DURAND (de Gros), DURVILLE *en 1901,* DURVILLE *en 1872, 1887, 1901, 1903,* ELIPHAS LÉVI, G. FABIUS, DE CHAMPVILLE, GREATRAKES, VAN HELMONT, KIRCHER, *l'abbé* JULIO, LAFONTAINE, LAVATER, LIÉBEAULT, LUYS, MESMER, MOUROUX, Dr MOUTIN, PAPUS, PARACELSE, PETETIN, DU POTET, le marquis de PUYSEGUR, RICARD, DE ROCHAS, ROGER BACON, SAINT-YVES D'ALVEYDRE, SURVILLE, SWEDENBORG, TESTE.

Nota. — A la condition d'être demandés directement à la *Librairie initiatique,* 23, rue Saint-Merri, tous les *Ouvrages de propagande,* ainsi que les Portraits et Photogravures sont vendus avec les réductions suivantes :

Par 500	exemplaires,	assortis	ou non,	50 0/0	de remise:
100	—	—	—	40 0/0	—
50	—	—	—	33 0/0	—
25	—	—	—	25 0/0	—
10	—	—	—	10 0/0	—

Paris — Imp. E. ARRAULT et Cie, 9, rue Notre-Dame-de-Lorette.